

GEORGE R.R. GARDNER
MARTIN & DOZOIS

PRÉSENTENT

VAURIENS



UNE NOUVELLE INÉDITE
DANS L'UNIVERS DU TRÔNE
DE FER

Pygmalion 

Cette anthologie comprend une nouvelle inédite dans l'univers du Trône de Fer.



VAURIENS

Crapules, escrocs, canailles, voleurs, tricheurs, coquins... Parfois héros, parfois non, ces personnages nous fascinent.

Quels que soient l'époque, le lieu ou le genre dans lesquels ils prennent place, Gardner Dozois et George R.R. Martin les adorent autant que les bonnes histoires. Ils ont donc sollicité les plus grands auteurs de best-sellers pour créer les meilleurs *bad guys* de la littérature, sans restriction de genre.

Découvrez ces vingt et une nouvelles inédites, pleines de rebondissements, de plans machiavéliques et de surprises.

Tout le monde aime les vauriens... même si nous finissons par le regretter.

GEORGE R.R. MARTIN, scénariste et producteur de nombreux films et feuilletons de télévision, est également l'auteur de la célèbre série *Trône de Fer* – adaptée sous le titre *Game of Thrones* par HBO – dont tous les tomes ont paru chez Pygmalion.

Écrivain, spécialiste des nouvelles, **GARDNER DOZOIS** a été récompensé de nombreuses fois par les plus grands prix de l'imaginaire (deux prix Nebula, treize prix Hugo). Anthologiste réputé, il est le plus fréquent collaborateur de George R.R. Martin.

« LE SOMMAIRE À LUI SEUL
FERA SALIVER LES FANS DU GENRE. »

Library Journal

Traduit de l'anglais
par Benjamin Kuntzer.

Pygmalion

AVEC :
NEIL GAIMAN
CONNIE WILLIS
PATRICK ROTHFUSS
GEORGE R.R. MARTIN
SCOTT LYNCH
JOE ABERCROMBIE
GILLIAN FLYNN
MATTHEW HUGUES
JOE R. LANSDALE
MICHAEL SWANWICK
DAVID W. BALL
CARRIE VAUGHN
BRADLEY DENTON
CHERIE PRIEST
DANIEL ABRAHAM
PAUL CORNELL
STEVEN SAYLOR
GARTH NIX
WALTER JON WILLIAMS
PHYLLIS EISENSTEIN
LISA TUTTLE

Anthologie dirigée par
George R. R. Martin et Gardner Dozois

Vauriens

Traduit de l'anglais par Benjamin Kuntzer

Pygmalion 

Titre original : *ROGUES*

Traduction publiée en accord avec Bantam Books,
une marque de Random House,
une division de Penguin Random House LLC.

Le traducteur de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse d'écriture
de la Direction régionale des affaires culturelles Auvergne-Rhône-Alpes/
Conseil régional Auvergne-Rhône-Alpes.

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook,
Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2014 by George R. R. Martin and Gardner Dozois

Pour les nouvelles : références en fin d'ouvrage.

© 2018, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7564-2385-2

*Pour Joe et Gay Haldeman
Deux truculents vauriens*

SOMMAIRE

<i>Introduction de George R. R. Martin</i>	11
Joe Abercrombie	19
<i>Les Temps sont rudes pour tout le monde</i>	21
Gillian Flynn	55
<i>Qu'est-ce que vous faites dans la vie?</i>	57
Matthew Hughes	89
<i>L'Auberge des sept bénédictions</i>	91
Joe R. Lansdale	121
<i>Brindille tordue</i>	123
Michael Swanwick	155
<i>Tawny Petticoats</i>	157
David W. Ball	187
<i>Provenance</i>	189
Carrie Vaughn	219
<i>Les Années folles</i>	221
Scott Lynch	251
<i>Un an et un jour à Theradane-la-Vieille</i>	253
Bradley Denton.....	297
<i>Durs à cuivre</i>	299
Cherie Priest.....	357
<i>Métaux lourds</i>	359

VAURIENS

Daniel Abraham	383
<i>Le Sens de l'amour</i>	385
Paul Cornell	413
<i>Une meilleure façon de mourir</i>	415
Steven Saylor	443
<i>Mal vu à Tyr</i>	445
Garth Nix	473
<i>Une cargaison d'ivoires</i>	475
Walter Jon Williams	501
<i>Diamants téquila</i>	503
Phyllis Eisenstein	553
<i>La Caravane vers nulle part</i>	555
Lisa Tuttle	593
<i>L'Étrange affaire des épouses mortes</i>	595
Neil Gaiman	637
<i>Comment le marquis a récupéré son manteau</i>	639
Connie Willis	665
<i>À l'affiche ce soir</i>	667
Patrick Rothfuss	711
<i>L'Arbre-éclair</i>	713
George R. R. Martin	769
<i>Le Prince vaurien, ou, Le Frère d'un roi</i>	773

INTRODUCTION DE GEORGE R. R. MARTIN

Tout le monde aime les vauriens

... même si nous finissons parfois par le regretter.

Les crapules, les escrocs et les canailles. Les bons à rien, les voleurs, les tricheurs et les coquins. Les mauvais garçons et les vilaines filles. Les arnaqueurs, les séducteurs, les imposteurs, les filous, les charlatans, les fraudeurs, les mystificateurs, les menteurs, les goujats, les estampeurs... on les nomme de mille manières, et ils apparaissent dans toute sorte de récits, dans chaque genre existant, dans les mythes et les légendes... ah, et oui, bien sûr, dans toutes les époques de l'histoire, également. Ce sont les enfants de Loki, les frères du Coyote. Parfois, ce sont les héros. D'autres fois, ce sont les méchants. La plupart du temps, ils se situent quelque part entre les deux, dans une zone grise... et le gris est depuis longtemps ma couleur préférée. C'est tellement plus intéressant que le blanc ou le noir.

J'imagine que j'ai toujours eu un faible pour les vauriens. Quand j'étais gamin, dans les années 1950, j'avais souvent l'impression que la moitié des programmes de grande écoute à la télévision étaient constitués de séries comiques, et l'autre de westerns. Mon père adorait les westerns, si bien qu'en grandissant, je les ai tous vus, un défilé interminable de shérifs à la mâchoire carrée et de marshals arpentant la frontière, tous plus impavides les uns que les autres. Le marshal Dillon était un roc, Wyatt Earp était brave, courageux et téméraire (c'était même dit dans le générique); quant au Lone Ranger ou à Hopalong Cassidy, Gene Autry ou Roy Rogers, ils étaient héroïques, nobles, probes, les modèles parfaits pour n'importe quel jeune garçon... mais aucun d'eux ne me paraissait vraiment réel. Mes héros de western préférés étaient toujours ceux qui cassaient le moule: Paladin, qui s'habillait tout en noir (comme un méchant) quand il était sur la route, mais qui se vêtait

tel un dandy efféminé quand il se trouvait à San Francisco, « tenant compagnie » (hum !) à une femme différente chaque semaine et qui louait ses services pour de l'argent (les vrais héros n'ont que faire de l'argent) ; et les frères Maverick (surtout Bret), de charmantes crapules qui préféraient l'attirail du parieur (costume noir, cravate-lacet et gilet élégant) aux atours traditionnels du marshal (veste, insigne et chapeau blanc), et que l'on retrouvait plus souvent à une table de poker qu'au cœur d'une fusillade.

Et, vous savez, lorsqu'on les regarde aujourd'hui, des séries comme *Maverick* ou *Have Gun – Will Travel* se tiennent beaucoup mieux que les westerns plus traditionnels de l'époque. Vous pourriez me répliquer qu'elles jouissaient d'un meilleur scénario, d'un meilleur jeu d'acteurs et de meilleurs réalisateurs que la plupart des autres histoires de canas-sons, et vous n'auriez pas complètement tort... mais je suis convaincu que le côté vauriens n'est pas non plus complètement étranger à ce bon vieillissement.

Mais les amateurs de vieux westerns télévisuels ne sont pas les seuls à apprécier un bon vaurien. En vérité, il s'agit là d'un personnage archétypal qui dépasse tous les genres et supports.

Clint Eastwood est devenu une star en interprétant des personnages comme Rowdy Yates, l'inspecteur Harry ou l'homme sans nom, tous des vauriens. Si au lieu de ça il avait joué Yates le sympa, Billy Respectables-Règles ou l'homme avec une identité certifiée, nul n'aurait jamais entendu parler de lui. Bon, il est vrai que j'ai rencontré à la fac une fille qui préférait Ashley Wilkes, tellement noble et dévoué, à ce mufler de Rhett Butler, joueur et opportuniste... mais elle doit être la seule. Toutes les autres femmes avec qui j'ai pu en discuter choisiraient Rhett sans l'ombre d'une hésitation, et encore plus si on le compare à Frank Kennedy ou Charles Hamilton. Harrison Ford a aussi un côté vaurien dans pratiquement chacun de ses rôles, mais naturellement tout a commencé avec Han Solo et Indiana Jones. Existe-t-il réellement quelqu'un préférant Luke Skywalker à Han Solo ? Certes, Han ne se lance dans l'aventure que pour l'argent, il ne s'en cache jamais... ce qui rend son retour encore plus électrisant à la fin de *Star Wars*, quand il vient balancer un missile dans le cul de Dark Vador. (Oh, et George Lucas aura beau bidouiller le premier film, c'est bien lui qui tire le premier dans la scène de la cantina.) Quant à Indy... Indy est la quintessence du vaurien. Quand il dégaine son flingue pour abattre ce manieur de sabre, ce n'est pas juste du tout... mais mes pauvres, n'est-ce pas pour ça qu'on l'aime ?

Cependant, les vauriens ne cartonnent pas seulement à la télé ou au cinéma. Prenez les livres, par exemple.

La high fantasy.

Aujourd'hui, la fantasy est souvent considérée comme un genre dans lequel le bien absolu affronte le mal absolu, et c'est effectivement le cas dans pléthore d'ouvrages écrits par les imitateurs de Tolkien, avec leurs innombrables seigneurs noirs, sbires diaboliques et héros intrépides. Il existe pourtant un sous-genre plus ancien qui grouille de vauriens : l'épée et sorcellerie. Conan le Cimmérien est parfois qualifié de héros, mais n'oublions pas qu'il s'agit également d'un voleur, d'un pillard, d'un pirate, d'un mercenaire et, en fin de compte, d'un usurpateur, qui s'installe sur un trône qui n'est pas le sien... après avoir couché avec toutes les belles femmes croisées en chemin. Fafhrd et le Souricier Gris sont encore plus crapuleux, bien que considérablement moins en réussite. Il est peu vraisemblable que l'un ou l'autre devienne roi un jour. Et il y a aussi le parfaitement amoral (et délicieux) Cugel l'astucieux, de Jack Vance, dont les combines ne semblent jamais produire l'effet escompté, mais quand même...

La fiction historique n'est pas non plus en reste de vauriens fringants, retors et indignes de confiance. Les Trois Mousquetaires n'étaient pas exempts de tout reproche. (C'est impossible, quand on veut jouer les fiers-à-bras.) Rhett Butler était un aussi gros vaurien dans le livre que dans le film. Michael Chabon nous a offert deux magnifiques vauriens avec Amram et Zelikman, les vedettes de son roman historique *Les Princes vagabonds*, et j'espère pour ma part que nous retrouverons souvent ces deux compagnons. Et puis, naturellement, il y a l'inoubliable Harry Flashman (Sir Harry Paget Flashman VC KCB KCIE, pour vous servir), de George MacDonald Fraser, un personnage semblant sortir tout droit de *Tom Brown's Schoolday*, le classique des histoires de pensionnats britanniques de Thomas Hughes (une sorte d'*Harry Potter* sans quidditch, sans magie et sans filles). Si vous n'avez pas lu les *Flashman* de MacDonald (vous pouvez vous dispenser des Hughes, sauf si vous aimez les leçons de morale victorienne), vous ne connaissez pas encore l'un des plus grands vauriens de la littérature. Je vous envie beaucoup cette découverte.

Les westerns ? Diable, le Far West fourmille de vauriens. Le héros hors-la-loi y est aussi commun que le brigand hors-la-loi, peut-être même plus. Billy the Kid ? Jesse James et sa bande ? Doc Holliday, extraordinaire dentiste crapuleux ? Et pour en revenir un instant à la télévision – sur une chaîne payante, cette fois –, il y a la fabuleuse et

fort regrettée série d'HBO, *Deadwood*, et le sale type au centre de toute l'histoire, Al Swearengen. Incarné par Ian McShane, Swearengen vole complètement la vedette au héros putatif, le shérif. D'un autre côté, les vauriens sont doués pour le vol. C'est l'un des domaines dans lesquels ils excellent.

Et que dire de la romance ? Ouah ! Le vaurien finit presque toujours par conquérir la fille. Ces temps-ci, bien souvent, le vaurien EST la fille, ce qui peut s'avérer encore plus cool. Il est toujours agréable de voir les conventions chamboulées.

Tout un pan de la littérature policière est dévolu aux vauriens. Les privés ont toujours eu cette caractéristique ; s'ils étaient droits dans leurs bottes, s'ils respectaient la loi à la lettre, s'ils étaient du genre « les faits, rien que les faits, m'dame », ils seraient flics. Ce n'est pas le cas.

Je pourrais continuer. La fiction littéraire, les romans gothiques, les romances paranormales, la chick-lit, l'horreur, le cyberpunk, le steampunk, la fantasy urbaine, les histoires d'infirmières, les tragédies, les comédies, la littérature érotique, les thrillers, le space-opera, les westerns, les textes dans le monde du sport, les fictions militaires, les romances agricoles... chaque genre et sous-genre comportent leurs vauriens. La plupart du temps, ce sont nos personnages préférés, ceux dont on se souvient le mieux.

Tous ces genres ne sont hélas pas représentés dans cette anthologie... quelque part, je le regrette. C'est peut-être le vaurien qui sommeille en moi, la partie de mon être qui préfère déborder en coloriant, mais la vérité est que je ne respecte guère les limites des genres. Actuellement, je suis surtout connu comme auteur de fantasy, mais *Vauriens* n'a pas vocation à être une anthologie de fantasy... même si elle en contient d'excellents exemples. Mon coéditeur, Gardner Dozois, a été rédacteur en chef d'un magazine de science-fiction pendant vingt ans, pourtant *Vauriens* n'est pas non plus une anthologie de SF... même si elle comporte certaines histoires de SF aussi bonnes que celles que vous pourriez trouver dans les meilleures revues spécialisées.

À l'instar de *Warriors* ou de *Dangerous Women*, nos précédentes anthologies multi-genres, *Vauriens* cherche à dépasser ces frontières. Notre thème est universel, et Gardner et moi adorons tous deux les bonnes histoires, quels que soient l'époque, le lieu ou le genre dans lesquels elles prennent place ; nous avons donc sollicité des auteurs bien connus de thriller, de fantasy épique, d'épée et sorcellerie, de fantasy urbaine, de science-fiction, de romance, de littérature générale, de polar (suspense ou noir), de romans historiques, de westerns, d'horreur et

ainsi de suite... Tous n'ont pas accepté, mais ils sont nombreux à avoir dit oui, et le résultat se trouve dans les pages suivantes. Nos collaborateurs forment une constellation d'auteurs primés figurant sur les listes des meilleures ventes, et représentent une dizaine d'éditeurs différents et autant de genres. Nous avons demandé la même chose à chacun : une nouvelle sur un vaurien, pleine de rebondissements habiles, de plans machiavéliques et de surprises. Nous ne leur avons imposé aucune contrainte de genre. Certains ont décidé de s'en tenir à celui auquel ils étaient habitués, d'autres ont préféré se lancer dans quelque chose de différent.

Dans mon introduction à *Warriors*, la première de nos anthologies hybrides, j'évoquais le fait d'avoir grandi dans les années 1950 à Bayonne, dans le New Jersey, une petite ville sans une seule librairie. Je trouvais toutes mes lectures dans les kiosques à journaux et sur les tourniquets des boutiques de bonbons du coin. Les livres de poche rangés ainsi n'étaient pas classés par genre. Tout était entreposé ensemble, un exemplaire de ceci, deux exemplaires de cela. On pouvait trouver *Les Frères Karamazov* entre un roman d'infirmières et le dernier *Mike Hammer*, de Mickey Spillane. Dorothy Parker et Dorothy Sayers partageaient le rayonnage avec Ralph Ellison et J. D. Sallinger. Max Brand se frottait à Barbara Cartland. A. E. van Vogt, P. G. Wodehouse et H. P. Lovecraft jouaient des coudes avec F. Scott Fitzgerald. Romans à clés, westerns, récits gothiques, histoires de fantômes, classiques de la littérature anglaise, romans « littéraires » contemporains et, naturellement, SF, fantasy et horreur – on trouvait de tout sur ces tourniquets et leurs dizaines de milliers de semblables.

Cela me plaisait bien. Cela me plaît toujours. Mais au cours des décennies écoulées (de trop nombreuses décennies, j'en ai peur), le monde de l'édition a changé, les chaînes de librairies se sont multipliées, les frontières entre les genres se sont renforcées. Je trouve cela dommage. Les livres devraient nous ouvrir l'esprit, nous emmener vers des endroits que nous n'avons jamais visités, nous montrer des choses que nous n'avons jamais vues, étendre nos horizons et faire évoluer la manière dont nous percevons le monde. Réduire nos lectures à un seul genre met à mal tout ceci. Cela nous limite, nous rend plus petits. Il me semble que, hier comme aujourd'hui, il existe de bonnes histoires et de mauvaises histoires, et que c'est là la seule distinction qui compte vraiment.

Nous estimons ici en avoir rassemblé de bonnes. Vous rencontrerez des vauriens de toute taille, forme et couleur dans ces pages, dans une

grande diversité de décors, incarnant un sain mélange de différents genres et sous-genres. Mais vous ne pourrez pas savoir de *quels* genres et sous-genres il s'agit avant de les avoir lues, car Gardner et moi, dans la tradition de ces vieux tourniquets en ferraille, avons tout mélangé. Certains de ces récits ont, nous l'espérons, été écrits par vos auteurs préférés ; d'autres sont l'œuvre d'écrivains dont vous n'aviez (encore) jamais entendu parler. Gageons que, lorsque vous refermerez ce *Vauriens*, quelques-uns de ces derniers viendront rejoindre la première catégorie.

Savourez votre lecture... mais soyez prudent : certains des gentlemen et des dames adorables présentés dans ces pages ne sont pas entièrement fiables.

GILLIAN FLYNN

Gillian Flynn est l'auteur des best-sellers *Les Apparences*, *Les Lieux sombres* et *Sur ma peau*, qui a remporté deux prix Gold Dagger. L'œuvre de cette ancienne chroniqueuse et critique pour *Entertainment Weekly* a été publiée dans plus de quarante pays. Elle habite à Chicago avec sa famille.

Dans le thriller crispant et tortueux qui s'ensuit, elle nous montre que, s'il est toujours bon d'avoir des ambitions professionnelles, notre plan de carrière peut parfois nous conduire en terrain très glissant.

Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

Je n'ai pas arrêté de faire des branlettes parce que je n'étais pas douée pour ça. J'ai arrêté de faire des branlettes parce que j'étais la meilleure.

Pendant trois ans, j'ai fait les meilleures branlettes de toute la région. Ce qu'il faut, c'est ne pas trop se poser de questions. Si on commence à s'inquiéter de la technique, si on se met à analyser le rythme et la pression, on perd ce qui fait la nature de l'acte. Il faut se préparer mentalement avant de s'y mettre, puis arrêter de penser et laisser son corps agir.

En gros, c'est comme un swing au golf.

J'ai branlé des mecs six jours par semaine, huit heures par jour, avec une pause pour le déjeuner, et je n'avais jamais un créneau de libre. Je m'accordais quinze jours de vacances par an, ainsi que les jours fériés, car une branlette de jour férié est triste pour tout le monde. Et donc, en un peu plus de trois ans, j'estime à 23 546 le nombre de masturbations effectuées. Alors n'allez pas croire cette pute de Shardelle quand elle vous raconte que j'ai arrêté parce que je n'avais pas le talent.

J'ai arrêté parce qu'après 23 546 masturbations en trois ans, le syndrome du canal carpien vous guette.

J'ai commencé ce job de façon tout à fait honnête. Peut-être que « naturelle » serait un meilleur terme. Je n'ai jamais trop fait dans l'honnêteté. J'ai été élevée en ville par une mère borgne (la première phrase de mes mémoires), et ce n'était pas une gentille dame. Elle n'avait pas de problème de drogue ni de boisson, mais vraiment de travail. C'était la plus grosse feignasse que j'aie jamais rencontrée. Deux fois par semaine, on arpentait les rues du centre-ville pour faire la manche. Mais ma mère détestant se tenir debout, il y avait toute une stratégie à respecter. Glaner autant d'argent que possible aussi vite que possible, puis rentrer bouffer des marbrés au chocolat devant des reconstitutions

judiciaires, vautrées sur notre matelas défoncé et taché. (C'est ce qui m'a le plus marquée durant mon enfance : les taches. Je ne saurais vous dire de quelle couleur était l'œil de ma mère, mais je sais que la tache sur la moquette à longues mèches était d'un marron épais et profond, tandis que celles du plafond étaient orange foncé et celles des murs d'un jaune pisse éclatant.)

Ma mère et moi, on s'habillait pour l'occasion. Elle avait une jolie robe en coton décolorée, élimée jusqu'à la trame, mais tout ce qu'il y a de plus respectable. Quant à moi, je pouvais mettre toutes mes fringues trop petites. On s'asseyait sur un banc pour choisir nos cibles. Le plan était tout bête : le premier choix était les bus de croyants venus de banlieue. Les croyants du centre-ville se contentent de vous envoyer à l'église. En banlieue, ils ont l'habitude d'aider, surtout une borgne avec une gamine à l'air malheureux. Le deuxième choix était les femmes allant par deux. (Les femmes seules ont tendance à s'esquiver trop rapidement ; les groupes de femmes sont trop difficiles à convaincre.) Le troisième choix était les femmes seules d'allure sympathique. Vous voyez desquelles je parle : celles à qui vous demanderiez l'heure ou votre chemin. Ainsi que les jeunes types avec une barbe ou une guitare. Laissez tomber les costards : le cliché est vérifié, ce sont tous des connards. Oubliez aussi ceux qui ont une bague au pouce : je ne sais pas d'où ça vient, mais ceux-là ne donnent jamais.

Ceux qu'on choisissait ? On ne les appelait pas des cibles, des proies, ni des victimes. On les appelait des Tony, parce que mon père s'appelait Tony et qu'il était incapable de dire non (même s'il avait au moins dû le dire une fois à ma mère, quand elle lui avait demandé de rester).

Quand on arrête un Tony, on devine en deux secondes comment mendier. Certains veulent que tout se passe au plus vite, comme une agression. Alors on jette un « On a besoin d'argent pour manger, vous auriez une petite pièce ? » D'autres préfèrent se délecter de votre infortune. Ils ne vous donneront de l'argent que si vous leur offrez une raison de se sentir mieux, et plus votre histoire sera triste, mieux ils se sentiront après vous avoir aidé, et plus ils vous donneront de fric. Je ne le leur reproche pas. Quand on va au spectacle, on veut en avoir pour son pognon.

Ma mère a grandi dans une ferme, dans le sud de l'État. Sa mère est morte en couches, son père cultivait du soja et l'élevait quand il n'était pas trop fatigué. Elle est venue en ville pour aller à la fac, mais son père a chopé un cancer, et ils ont dû vendre la ferme, et ils ne parvenaient plus à joindre les deux bouts, alors elle a laissé tomber. Elle a bossé comme serveuse pendant trois ans, puis sa petite fille est née et le papa

de la petite est parti, et de fil en aiguille... elle a rejoint le camp des nécessaires. Elle n'en était pas fière...

Vous voyez le genre. Et ça, c'est juste le point de départ. Après, on brode comme on veut. On peut bâcler le truc, si l'autre veut entendre une histoire décousue à la va-comme-je-te-pousse : je devenais soudain une élève émérite dans un pensionnat lointain (c'était le cas, mais la vérité importe peu), et ma mère avait juste besoin de quoi faire le plein pour m'emmener là-bas (généralement, je prenais trois cars pour m'y rendre seule). Ou si le pigeon en voulait au système, je me retrouvais affligée d'une maladie rare (portant le nom du toquard avec lequel ma mère sortait : le syndrome Todd-Tychon, la maladie de Gregory Fischer), et le coût de mon traitement nous avait mises sur la paille.

Ma mère était rusée, mais paresseuse. J'étais bien plus ambitieuse. Je ne manquais pas d'endurance, et je n'avais aucune fierté. À treize ans, je récoltais des centaines de dollars de plus qu'elle en faisant la manche, et à seize, je l'ai laissée tomber en même temps que les taches et la télé – et oui, que le lycée – pour me mettre à mon compte. Je sortais tous les matins et mendiais pendant six heures. Je savais qui approcher, combien de temps l'accoster et quoi lui raconter. Je n'avais honte de rien. C'était juste du troc : je leur donnais bonne conscience, ils me filaient du blé.

Vous comprenez pourquoi cette histoire de branlettes était comme une évolution de carrière naturelle.

Les Paumes spirituelles (je n'y suis pour rien, ce n'est pas moi qui ai choisi le nom) se trouvaient dans un quartier chic, à l'ouest du centre-ville. Cartes de tarot et boules de cristal en devanture, prostitution soft et illégale en arrière-boutique. J'avais répondu à une annonce pour un job de réceptionniste. Il s'avère que « réceptionniste » signifiait « putain ». Ma boss Viveca est une ancienne réceptionniste devenue véritable chiro-mancienne. (Même si Viveca n'est pas son vrai nom, son vrai nom étant Jennifer, mais les gens ne pensent pas qu'une Jennifer puisse dire l'avenir ; les Jennifer peuvent vous dire quelle jolie paire de chaussures acheter ou dans quel magasin bio aller, mais elles n'ont pas à se mêler de l'avenir des autres.) Viveca emploie officiellement plusieurs diseuses de bonne aventure, tout en gérant une petite pièce à l'arrière. La pièce à l'arrière ressemble à un cabinet de médecin : on y trouve des serviettes en papier, du désinfectant et une table d'examen. Les filles ont décoré le tout en jetant des écharpes sur les lampes et en installant des pots-pourris et des coussins pailletés – des trucs de filles qui ne doivent intéresser que les filles. À mon avis, si j'étais un mec prêt à payer une

nana pour me faire branler, je n'entrerais pas dans la pièce en disant : « Dis donc, ça sent la cannelle et la muscade... vite, attrape-moi la bite ! » J'entrerais sans dire grand-chose, ce qu'ils font généralement.

Il est unique, cet homme qui vient pour une branlette. (Et on ne fait que des branlettes ici, du moins je ne fais que des branlettes – j'ai un casier judiciaire pour quelques chapardages, des trucs cons que j'ai pu faire à dix-huit, vingt ans et qui m'empêcheront à vie de trouver un boulot digne de ce nom, inutile de me rajouter en plus des faits de prostitution aggravée.) Un mec à branlette est très différent d'un mec à pipe ou d'un mec voulant baiser. Bien sûr, pour certains, une branlette n'est qu'un premier pas vers la débauche. Mais j'ai des tas de clients réguliers, qui ne chercheront jamais rien de plus. Pour eux, branler n'est pas tromper. À moins qu'ils s'inquiètent des MST, ou qu'ils n'aient jamais trouvé le courage de réclamer autre chose. Il s'agit bien souvent d'hommes mariés, tendus, nerveux, avec un boulot intermédiaire sans grandes responsabilités. Ce sont des faits, pas des jugements de valeur. Ils veulent que vous soyez jolie, mais pas salope. Par exemple, dans la vraie vie, je porte des lunettes, mais je les retire quand je travaille, parce que ça les distrait – ils s'imaginent que vous allez leur sortir le coup de la bibliothécaire sexy, et ils se crispent comme s'ils attendaient en vain les premiers accords d'une chanson de ZZ Top, puis ils sont tout gênés d'avoir cru à cette histoire de bibliothécaire sexy et ils pensent à autre chose et ça dure bien trop longtemps pour tout le monde.

Ils veulent que vous soyez amicale et agréable, mais pas faible. Ils n'ont pas envie de se sentir comme des prédateurs. Ils veulent que ce soit donnant-donnant. Une offre de service. Vous leur servez donc une conversation polie sur la météo et l'équipe de sport qu'ils soutiennent. J'essaie habituellement de trouver une sorte de private joke que l'on pourra ressortir à chaque visite – une private joke est comme un symbole d'amitié, sans avoir à se donner la peine de construire une véritable amitié. Alors vous leur dites *Je vois que c'est la saison des fraises !* ou *Il nous faut un plus gros bateau* (ce sont de vrais exemples), et la glace est rompue, et ils ne se sentent plus comme des sacs à merde parce que vous êtes amis, et l'ambiance est posée et vous pouvez vous y mettre.

Quand on me pose cette question que tout le monde pose – « Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? » –, je réponds : « Je suis dans le service clientèle », ce qui est vrai. Pour moi, j'ai passé une bonne journée quand j'ai réussi à donner le sourire à de nombreuses personnes. Je sais que ça semble un peu bateau, mais c'est la vérité. Enfin,

je préférerais être bibliothécaire, mais je tiens à la sécurité de l'emploi. Les livres sont peut-être temporaires ; les bites sont éternelles.

Le problème était que mon poignet me faisait un mal de chien. J'avais à peine trente ans et déjà l'articulation d'une octogénaire, avec l'attelle anti-sexy au possible qui allait avec. Je l'enlevais avant de passer à l'acte, mais le bruit du Velcro que l'on décroche mettait les hommes mal à l'aise. Un jour, Viveca est venue me voir à l'arrière. C'est une femme forte, avec des allures de pieuvre – des tas de perles, de froufrous et de foulards flottent autour d'elle, le tout baigné d'une puissante odeur d'eau de Cologne. Ses cheveux sont teints façon cocktail multi-fruits, mais elle insiste pour dire que c'est leur couleur naturelle. (*Viveca : Dernier enfant d'une famille d'ouvriers ; indulgente avec les gens qu'elle aime ; pleure devant les pubs ; échoue régulièrement à devenir végétarienne. Simples hypothèses.*)

« Tu es extralucide, l'Intello ? » m'avait-elle demandé. Elle m'appelait l'Intello parce que je portais des lunettes, lisais des livres et mangeais des yaourts à ma pause déjeuner. Je n'en suis pas vraiment une, même si j'aspire à le devenir. Comme j'ai planté le lycée, je suis plutôt autodidacte. (C'est pas un gros mot, ouvrez un dico.) Je lis tout le temps. Je crois. Mais je manque de formation traditionnelle. J'ai donc l'impression d'être plus maligne que tous ceux qui m'entourent, mais que si je me retrouvais un jour entourée de vraies tronches – des gens qui sortent de la fac, boivent du vin et parlent latin –, elles s'ennuieraient à mourir avec moi. C'est une façon bien solitaire de vivre sa vie. J'accepte donc ce surnom comme une marque d'honneur. En espérant qu'un jour je ne soulerai pas complètement des gens vraiment intelligents. La question est : comment les trouver ?

« Extralucide ? Non.

— Voyante ? Tu as déjà eu des visions ?

— Non. » J'avais toujours considéré que ces histoires de bonne aventure étaient *pour les débilos*, comme dirait ma mère. Elle vient réellement d'une ferme dans le sud de l'État. Ça, au moins, n'était pas une invention.

Viveca avait cessé de jouer avec ses perles.

« L'Intello, j'essaie de t'aider, là. »

Ça y est, j'avais compris. Je ne suis d'habitude pas aussi lente, mais mon poignet m'élançait. Le genre de douleur qui vous occupe le cerveau en permanence. Et, à ma décharge, Viveca ne pose généralement des questions que pour le plaisir de parler – elle ne s'intéresse pas trop aux réponses.

« Chaque fois que je rencontre quelqu'un de nouveau, j'ai aussitôt une sorte de vision », avais-je déclaré de sa voix snob de grande sage. « Sur qui il est et ce dont il a besoin. Je perçois comme une couleur, un halo qui l'entoure. » Tout ceci était vrai, sauf la dernière partie.

« Tu vois des auras. » Elle m'avait souri. « J'en étais sûre. »

C'est comme ça que j'avais appris que j'allais passer devant. J'interpréterais des auras, ce qui signifiait que j'aurais besoin de zéro formation. « Dis-leur juste ce qu'ils veulent entendre, m'avait conseillé Viveca. Attends-les comme de la viande. » Et quand on me demandait : « Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? », je répondais : « Je suis spécialiste en visions » ou « Des exercices thérapeutiques ». Ce qui était vrai.

Les clients des diseuses de bonne-aventure étaient presque tous des femmes, et ceux des branlettes étaient à l'évidence tous des hommes, il fallait donc gérer l'affaire avec une régularité de métronome. Il n'y avait pas beaucoup de place : il fallait faire entrer le type et l'installer dans la salle du fond, et s'assurer qu'il décharge juste avant le début du rendez-vous de la nana. Personne ne voulait entendre de glapissements orgasmiques pendant qu'une dame expliquait comment son mariage partait en vrille. L'excuse de la portée de chiots ne fonctionne qu'une seule fois.

L'affaire était risquée, car la plupart des clients de Viveca étaient des CSP+. Ces gens-là s'offusquent d'un rien. Si des ménagères riches et tristes ne veulent pas qu'une Jennifer leur dise l'avenir, elles s'opposent encore plus à ce qu'une ancienne travailleuse du sexe émérite au poignet usé s'en charge. Seules les apparences comptent. Ce ne sont pas des personnes qui veulent s'encanailler. Ce sont des personnes dont le but principal est de vivre en ville mais qui ont l'impression d'être dans les faubourgs. Notre devanture ressemblait à une pub pour un magasin de décoration d'intérieur tendance. Je m'habillais en conséquence, façon artiste de funk vêtue par un grand couturier. Le sarrau de paysan, voilà l'astuce.

Les femmes qui arrivaient en groupe étaient frivoles, élégantes, bourrées, prêtes à s'amuser. Celles qui venaient seules, en revanche, voulaient y croire. Elles étaient désespérées et n'avaient pas une assez bonne mutuelle pour consulter un psy. Ou elles ignoraient qu'elles étaient suffisamment désespérées pour avoir besoin d'un psy. Ce n'était pas évident de s'apitoyer sur leur sort. J'essayais malgré tout, parce qu'on ne veut pas voir sa chiromancienne, la gardienne de son avenir, lever les yeux au ciel. Mais bon, franchement. Une grande maison en ville, un mari qui ne les battait pas et les aidait avec les enfants, parfois avec une

bonne carrière et toujours membres d'un club de lecture... Malgré ça, elles arrivaient à se sentir tristes ? C'est ce qu'elles finissaient toujours par dire : « Mais je suis tellement triste. » Généralement, se sentir triste signifie qu'on a trop de temps à tuer. Sérieusement. Je ne suis pas psy, mais ça se résume souvent à ça.

Alors il faut balancer des phrases comme : « Une grande passion va bientôt entrer dans votre vie. » Puis on choisit un truc qu'on peut les pousser à faire. On devine ce qui peut regonfler leur ego. Guider un enfant, faire du bénévolat dans une bibliothèque, châtrer des chiens, devenir écolo. Il ne faut toutefois jamais avoir l'air de le suggérer, c'est la clé. On le lance comme un avertissement : « Une grande passion va bientôt entrer dans votre vie... avancez à pas feutrés, ou elle éclipsera tout ce qui compte d'autre pour vous ! »

Je ne dis pas que c'est toujours aussi simple, mais souvent. Les gens veulent de la passion. Les gens veulent avoir un but dans l'existence. Et quand ils le trouvent, ils reviennent vous voir parce que vous leur avez prédit l'avenir et que c'était bénéfique.

Susan Burke n'était pas comme les autres. Elle m'a paru plus maligne dès que je l'ai aperçue. Je suis entrée dans la salle par une matinée pluvieuse d'avril, juste après avoir branlé un client. Je conservais quand même quelques-uns de mes habitués de longue date, et je venais de soulager un vieux beau trop gentil qui se faisait appeler Michael Audley (je dis « se faisait appeler », parce que j'imagine qu'un richou comme lui ne donnerait pas son véritable nom). Mike Audley : *Toujours dans l'ombre de son frère plus doué ; a trouvé sa voie à la fac ; extrêmement intelligent, mais pas crâneur ; joueur compulsif*. Simples hypothèses. La seule chose que je savais vraiment de lui était qu'il adorait les bouquins. Il les recommandait avec une ferveur qui plaisait à l'intello en devenir que j'étais, avec insistance et camaraderie. Vous devez absolument lire ça ! Bientôt, on a eu notre propre club de lecture (parfois un peu gluant). Il était à fond dans les classiques du fantastique et voulait à tout prix me convertir (« Après tout, vous êtes voyante », disait-il avec un sourire). Un jour où on discutait des thèmes de la solitude et du besoin dans *La Maison hantée*, il a joui, je me suis nettoyé les mains, puis j'ai ramassé le bouquin qu'il m'avait apporté : *La Dame en blanc*. (« Vous devez absolument le lire ! C'est un des meilleurs livres de tous les temps. »)

Puis je me suis ébouriffé les cheveux pour avoir l'air plus intuitive, j'ai rajusté mon sarrau de paysan, je me suis glissé le livre sous le bras et j'ai rejoint l'avant de la boutique. Pas tout à fait réglée comme

une horloge : j'avais trente-sept secondes de retard. Susan Burke m'attendait. Elle m'a serré la main en me toisant nerveusement des pieds à la tête. La répétition de ce geste m'a fait grimacer. Le livre m'a échappé, et on s'est cogné la tête en se penchant pour le ramasser. Un sketch des Trois Stooges : clairement pas ce qu'on espère d'une visite chez sa voyante.

Je lui ai fait signe de s'asseoir. J'ai pris ma voix sérieuse pour lui demander la raison de sa visite. C'est la façon la plus simple de dire aux gens ce qu'ils veulent entendre : leur demander ce qu'ils veulent entendre.

Susan Burke est restée silencieuse pendant quelques secondes. Puis : « Ma vie s'écroule », a-t-elle murmuré. Elle était extrêmement belle, mais si prudente et nerveuse qu'on ne s'en rendait pas compte à moins de l'observer attentivement. De regarder par-delà ses lunettes pour plonger dans ses yeux bleus lumineux. D'imaginer sa chevelure blond terne détachée. Elle était manifestement riche. Son sac à main était trop ordinaire pour ne pas coûter une fortune. Sa robe était neutre, mais bien taillée. En réalité, la robe n'était peut-être pas si neutre, cela venait peut-être de sa façon de la porter. *Intelligente, mais pas créative*, ai-je songé. *Conformiste. Vis dans la crainte de dire ou faire quelque chose de mal. Manque de confiance. Sans doute rabaissée par ses parents, et maintenant par son mari. Mari colérique – son seul objectif de la journée est d'aller se coucher sans s'être pris une trempette. Triste. Elle va faire partie des tristes.*

Susan Burke s'est alors mise à sangloter. Elle a sangloté pendant une minute et demie. J'allais lui laisser deux minutes avant de l'interrompre, mais elle s'est arrêtée d'elle-même.

« Je ne sais pas ce que je fais ici », m'a-t-elle avoué. Elle a sorti un mouchoir pastel de son sac, sans l'utiliser. « C'est dingue. Ça ne fait qu'empirer. »

Je lui ai servi mon meilleur *là, là*, sans la toucher. « Que vous arrive-t-il ? »

Elle s'est essuyé les yeux et m'a regardée un instant. Puis elle a battu des cils. « Vous ne le savez pas ? »

Et elle m'a souri. Sens de l'humour. Inattendu.

« Alors, comment ça se passe ? » m'a-t-elle demandé en se redonnant une contenance. Elle a massé un point sur sa nuque. « Comment ça fonctionne ? »

— Je suis une intuitive psychologique, ai-je commencé. Savez-vous ce que cela signifie ?

— Vous cernez bien les gens.

— Oui, dans une certaine mesure, mais mes pouvoirs ne se limitent pas à une simple intuition. Tous mes sens jouent leur rôle. Je perçois les vibrations qui émanent des personnes. Je vois des auras. Je sens le désespoir, la malhonnêteté ou la dépression. C'est un don que j'ai reçu enfant. Ma mère était une femme profondément déprimée et déséquilibrée. Une brume bleu nuit la suivait en permanence. Quand elle se trouvait près de moi, j'avais des picotements plein la peau – comme si quelqu'un me jouait du piano dessus – et elle embaumait le désespoir, qui a pour moi une odeur de pain.

— De *pain* ? s'est-elle étonnée.

— C'était juste son odeur, celle d'une âme désespérée. » Il me fallait choisir une autre *eau de triste fille*. Pas de feuilles mortes, trop évident, mais quelque chose de terreux. Les champignons ? Non, inélégant.

« Le pain, c'est tellement bizarre », a-t-elle repris.

Généralement, mes clientes me demandaient comment était leur odeur ou leur aura. C'était le signe qu'elles étaient prêtes à jouer le jeu. Susan a remué sur sa chaise, mal à l'aise. « Je ne voudrais pas être impolie, mais... je crois que ça n'est pas pour moi. »

J'ai attendu qu'elle poursuive. Un silence plein d'empathie est l'une des armes les plus sous-exploitées du monde.

« D'accord », a repris Susan. Elle a repoussé ses cheveux derrière ses oreilles – de grosses alliances parsemées de diamants et scintillant comme la Voie lactée – et a soudain perdu dix ans. Je la visualisais enfant, peut-être en dévoreuse de livres, mignonne mais timide. Parents exigeants. Toujours des bonnes notes. « Alors, qu'est-ce que vous voyez ?

— Il se passe quelque chose chez vous.

— Je vous l'ai déjà dit. » Je la sentais au désespoir de me croire.

« Non, vous m'avez dit que votre vie s'écroulait. Je dis que cela a un rapport avec votre domicile. Vous avez un mari, je perçois de nombreuses dissensions : je vous vois entourée d'un vert maladif, comme un jaune d'œuf tourné. Des volutes d'un turquoise éclatant sur les bords extérieurs. Cela m'indique que vous aviez quelque chose de positif qui a très mal évolué. N'est-ce pas ? »

Ce n'était pas très difficile à deviner, mais mon arrangement de couleurs me plaisait bien, cela sonnait juste.

Elle m'a lancé un regard furieux. Je touchais un point sensible.

« Il émane de vous les mêmes vibrations que chez ma mère : ces grands tintements de piano. Vous êtes désespérée, vous éprouvez une douleur lancinante. Vous dormez mal. »

L'évocation de l'insomnie est toujours risquée, mais généralement payée de retour. Les gens qui souffrent dorment souvent mal. Les insomniaques sont délicieusement reconnaissants envers ceux qui identifient leur fatigue.

« Non, non, je fais mes huit heures, m'a affirmé Susan.

— Ce n'est pas un sommeil réparateur. Vous faites des rêves désagréables. Peut-être pas des cauchemars, peut-être que vous ne vous en souvenez même pas, mais vous vous réveillez lasse, souffrante. »

Vous voyez, on arrive presque toujours à retomber sur nos pattes. Cette femme avait la quarantaine ; les quadragénaires se réveillent généralement avec des douleurs. Je l'ai vu dans des pubs.

« Vous accumulez toute votre anxiété dans votre cou, ai-je poursuivi. Et vous sentez la pivoine. Un enfant. Vous avez un enfant ? »

Si elle n'en avait pas, je répondrais : « Mais vous en *voulez* un. » Et si elle niait — *Je n'ai jamais ne serait-ce qu'envisagé d'avoir des enfants* —, j'insisterais, et elle en serait bientôt convaincue, car rares sont les femmes qui décident de ne pas procréer sans avoir le moindre doute quant à leur choix. C'est une graine facile à planter. Sauf que j'avais affaire à quelqu'un d'intelligent.

« Oui. Enfin, deux. Un fils et un beau-fils. »

Un beau-fils, pars là-dessus.

« Quelque chose se passe mal chez vous. Est-ce à cause de votre beau-fils ? »

Elle s'est levée en fouillant dans son sac bien conçu.

« Combien je vous dois ? »

J'avais fait erreur. Je pensais ne jamais la revoir. Mais quatre jours plus tard, Susan Burke était de retour. (« Les *choses* peuvent-elles avoir une aura ? m'avait-elle demandé. Comme les objets ? ou une maison ? ») Puis, trois jours plus tard (« Croyez-vous aux esprits malfaisants ? Est-ce qu'ils existent, à votre avis ? »), puis le lendemain.

J'avais presque tout bon avec elle. Des parents dominateurs et exigeants, toujours de bonnes notes, grande école, diplômée dans le domaine des affaires. Je lui ai posé la question : « Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? » Elle m'a expliqué des histoires de dégraissage, de restructuration et de croisements de clientèle, et quand j'ai froncé les sourcils, elle a perdu patience et lâché : « J'identifie et éradique les problèmes. » Tout se passait relativement bien avec le mari, sauf quand il

était question du beau-fils. Les Burke étaient arrivés en ville l'année précédente, et c'est là que le gamin à problèmes était devenu gamin problématique.

« Miles n'a jamais été très doux. Je suis la seule mère qu'il ait jamais connue – je sors avec son père depuis qu'il a six ans. Mais il a toujours été froid. Introverti. C'est une coquille vide. Je m'en veux de dire ça. Enfin, introverti, ça va encore. Mais depuis un an, depuis qu'on a déménagé... il a changé. Il est devenu plus agressif. Toujours en colère. Si sombre. Menaçant. Il me fait peur. »

Le garçon avait quinze ans, et on venait de l'arracher à sa banlieue pour le précipiter dans le centre, où il ne connaissait personne, alors qu'il était déjà un peu bizarre et flippant. Rien d'étonnant à ce qu'il soit furax. Je l'aurais peut-être aidée en disant cela, mais je n'en ai rien fait. J'ai saisi l'occasion.

Je caressais l'ambition de me lancer dans le domaine du nettoyage d'auras domestiques. En gros, quand quelqu'un emménage quelque part, il fait appel à vous. Vous faites le tour de la maison en brûlant de la sauge, en répandant du sel un peu partout et en marmonnant beaucoup. Nouveau départ, on évacue toute l'énergie négative laissée par les précédents propriétaires. Maintenant que les gens revenaient vers le centre et les vieilles maisons historiques, il s'agissait d'une industrie en devenir. Une maison vieille d'un siècle renferme forcément des tas de mauvaises vibrations.

« Susan, avez-vous envisagé que votre maison puisse influencer sur le comportement de votre fils ? »

Elle s'est penchée vers moi en ouvrant grands les yeux. « Oui ! Oui, précisément. Est-ce que c'est dingue ? C'est pour ça... pour ça que je suis revenue. Parce que... il y avait du sang sur mon mur.

— Du *sang* ? »

Elle s'est penchée encore plus près, si près que je sentais l'odeur de la pastille de menthe visant à dissimuler sa mauvaise haleine. « La semaine dernière. Je ne voulais rien dire... j'avais peur que vous me preniez pour une folle. Mais il y avait du sang. Un long filet, du plafond jusqu'au sol. Est-ce que je suis... folle ? »

Je l'ai retrouvée chez elle la semaine suivante. En remontant sa rue dans ma fidèle voiture à hayon, j'ai pensé *rouille*, pas *sang*. Quelque chose qui dégoulinait à l'intérieur des murs, peut-être depuis le toit. Qui sait de quoi étaient faites ces vieilles baraques ? Qui sait quelle fuite il pouvait y avoir au bout d'un siècle ? La question était de savoir comment j'allais la jouer. Me lancer dans un exorcisme ne

m'intéressait franchement pas, c'était de la connerie d'église démonologique. Et je ne crois pas que c'était ce que Susan aurait voulu non plus. Cependant, elle m'avait invitée chez elle, et les femmes comme elle n'invitent pas les femmes comme moi à moins d'avoir besoin de quelque chose. De réconfort. Je pourrais passer rapidement sur le « filet de sang », trouver une explication rationnelle, mais insister malgré tout sur le fait que la maison avait besoin d'être purifiée.

Plusieurs fois. On n'avait pas encore parlé gros sous. Douze visites pour 2 000 \$ me semblait être un bon point de départ. En les répartissant sur un mois, ou un an, le temps que le beau-fils trouve ses marques, s'adapte à sa nouvelle école, aux autres gamins. Et quand il irait mieux, ce serait grâce à moi, et Susan encouragerait toutes ses riches amies inquiètes à faire appel à moi. Je pourrais lancer mon activité, et quand on me demanderait : « Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? », je répondrais : « Je suis chef d'entreprise », avec ce petit côté pédant qu'ont tous les chefs d'entreprise. Susan et moi pourrions même devenir amies. Elle m'inviterait peut-être à rejoindre son club de lecture. Je m'assiérais près du feu en grignotant du brie et dirais : « Je suis à la tête d'une petite société ; entrepreneuse, si vous préférez. » Je me suis garée, suis sortie de ma voiture, puis j'ai avalé une grande goulée d'air printanier pleine d'optimisme.

[...]

PATRICK ROTHFUSS

Patrick Rothfuss a acquis une grande notoriété et s'est attiré des louanges dès la parution de son premier roman, *Le Nom du vent*. Le deuxième livre de la série, *La Peur du sage*, a reçu le même succès populaire et critique mondial. Parmi les autres projets de Patrick, on retrouve un livre pour enfants bourré d'humour noir, *The Adventures of the Princess and Mr. Whiffle*, ainsi que Worldbuilders, une association caritative basée sur les cultures geeks ayant récolté plus de huit millions de dollars pour Heifer International depuis qu'il l'a fondée en 2008. (Worldbuilders.org)

Dans ce récit, il nous entraîne dans l'emblématique auberge de la *Pierre levée* pour y suivre une journée typique dans la vie de l'un des personnages les plus célèbres de la *Chronique du tueur de roi*, le mystérieux Bast, un prétendu garçon de courses qui cache bien son jeu – une journée durant laquelle Bast apprendra bien des leçons, et en enseignera également quelques-unes.

L'Arbre-éclair

Matin : La Route étroite

Bast faillit parvenir à sortir par la porte de derrière de l'auberge de la *Pierre levée*.

Plus précisément, il *était* parvenu à sortir, ses deux pieds ayant franchi le seuil et le battant étant presque entièrement refermé derrière lui, quand il entendit la voix de son maître.

Il s'immobilisa, la main sur le loquet. Il fronça les sourcils, considérant le faible entrebâillement qui subsistait encore. Il n'avait pas fait le moindre bruit. Il le savait. Il connaissait tous les recoins silencieux de l'établissement, savait quelles lattes soupiraient sous le pied, quelles fenêtres étaient grippées...

Les gonds de la porte de derrière grinçaient parfois, en fonction de leur humeur, mais l'écueil était facile à contourner. Bast changea de prise sur le loquet, le souleva afin d'amoindrir la contrainte exercée par la porte, puis il acheva de la fermer lentement. Pas un grincement. Le battant pivota plus légèrement qu'une brise.

Bast se redressa avec un sourire espiègle. Son expression était à la fois douce, narquoise et fougueuse. Il avait l'air d'un vilain garçon étant parvenu à décrocher la lune pour la dévorer. Son sourire en était l'ultime croissant restant, acéré, blanc et dangereux.

« Bast ! » résonna à nouveau la voix, plus fort, cette fois. Pas un cri grossier, son maître ne s'abaîsserait jamais à brailler. Mais quand il voulait se faire entendre, rien d'aussi peu substantiel qu'un battant de chêne ne pouvait intercepter son timbre baryton. Sa voix portait tel le

son d'un cor, et Bast sentit son nom l'attirer aussi impérieusement qu'un poing refermé autour de son cœur.

Il soupira, ouvrit légèrement le battant et retourna à l'intérieur. Il était mat, grand et charmant. Quand il marchait, il paraissait danser. « Oui, Reshi ? » répondit-il.

Un instant plus tard, l'aubergiste apparut dans la cuisine ; il portait un tablier blanc immaculé. Ses cheveux étaient roux. En dehors de ça, il était terriblement quelconque. Sa figure avait la placidité pâteuse de n'importe quel aubergiste las de par le monde. En dépit de l'heure matinale, il semblait fatigué.

Il tendit à Bast un tome relié de cuir. « Tu as failli oublier ça », lança-t-il sans une pointe de sarcasme.

Bast se saisit du livre en feignant la surprise. « Oh ! Merci, Reshi ! »

L'aubergiste haussa les épaules et esquissa un sourire. « De rien, Bast. Tant que tu seras en courses, pourras-tu en profiter pour ramasser quelques œufs ? »

Bast acquiesça, calant l'ouvrage sous son bras. « Autre chose ? demanda-t-il consciencieusement.

— Peut-être aussi des carottes. J'envisage un ragoût pour ce soir. C'est le Felling, nous risquons donc d'avoir du monde. » Sa bouche s'ourla légèrement d'un côté lorsqu'il prononça cette phrase.

L'aubergiste fit mine de se retourner, mais il interrompit son mouvement. « Oh, le garçon des Williams est passé hier soir. Il te cherchait. Il n'a pas laissé de message. » Il haussa un sourcil inquisiteur à l'intention de Bast. Ce regard en disait plus long qu'il en avait l'air.

« Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il peut me vouloir », déclara Bast.

L'aubergiste émit un grognement évasif, puis retourna dans la salle commune.

Il n'avait pas fait trois pas que Bast courait dehors dans les premiers rayons de l'aube.

Le temps que Bast arrive, deux enfants patientaient déjà. Ils jouaient sur un immense bloc de pierre grise, à moitié effondré au pied de la colline. Ils en escaladaient la paroi inclinée, puis sautaient dans l'herbe haute.

Se sachant observé, Bast prit tout son temps pour gravir la colline minuscule. En son sommet se dressait ce que les enfants appelaient l'arbre-éclair, même s'il s'agissait désormais d'un simple tronc dépourvu de branches et à peine plus grand qu'un homme. Toute son écorce était

tombée depuis longtemps, et le soleil avait blanchi le bois, lui conférant la couleur de l'os. Partout, sauf en son sommet, où malgré toutes ces années la cime demeurait aussi noire qu'un morceau de charbon.

Bast effleura le tronc du bout des doigts et le contourna lentement en suivant la course du soleil. C'était ainsi que l'on créait. Puis il se retourna et changea de main, effectuant trois rotations dans le sens inverse. C'était ainsi que l'on détruisait. Il poursuivit ses allées et venues, comme si l'arbre était une bobine qu'il s'amusait à dérouler et à enrouler.

Il s'assit enfin, le dos à l'arbre, et posa le livre sur une pierre voisine. Le soleil se réfléchit sur le lettrage doré, *Celum Tinture*. Puis il s'amusa à jeter des cailloux dans le petit ruisseau qui serpentait sur le bas de la colline, en face du bloc de pierre.

Un moment plus tard, un petit garçon rond et blondinet monta vers lui à pas lourds. C'était le dernier-né du boulanger, Brann. Il sentait la sueur, le pain frais et... autre chose. Quelque chose qui n'avait pas lieu d'être.

La lente approche du garçon avait une allure de rituel. Il franchit la crête de la colline et resta planté là un moment; les seuls sons provenaient des deux autres enfants qui jouaient en contrebas.

Finalement, Bast se retourna pour étudier le garçon. Bien habillé, il n'avait pas plus de huit ou neuf ans et était plus replet que la plupart des autres enfants du bourg. Il tenait un tampon de tissu blanc dans une main.

Le garçon déglutit nerveusement. « J'ai besoin d'un mensonge. »

Bast hocha le chef. « Quel genre de mensonge ? »

L'autre ouvrit délicatement les doigts sur le pansement de fortune imbibé d'écarlate qu'il avait dans la paume. Bast acquiesça. Voilà ce qu'il avait senti.

« Je jouais avec les couteaux de ma maman », expliqua Brann.

Bast examina la coupure. Elle avait légèrement entamé la chair près du pouce. Rien de très sérieux. « Ça fait mal ? »

— Pas autant que les coups de fouet que je récolterai quand elle apprendra que je jouais avec ses couteaux. »

Bast opina avec compassion. « Tu as nettoyé le couteau avant de le ranger ? »

Brann confirma.

Bast se tapota pensivement les lèvres. « Tu as cru voir un gros rat noir. Ça t'a fait peur. Tu t'es coupé en lui lançant le couteau dessus. Hier, l'un de tes camarades t'a parlé de rats rongeur les oreilles et les orteils des soldats durant leur sommeil. Tu en as fait des cauchemars. »

Brann frissonna. « Qui m'a raconté ça ? »

Bast haussa les épaules. « Choisis quelqu'un que tu n'aimes pas. »

Le garçon eut un sourire mauvais.

Bast se mit à énumérer ses consignes sur ses doigts. « Remets du sang sur le couteau avant de le jeter. » Il désigna le tissu avec lequel le garçon s'était bandé la main. « Débarrasse-toi de ça aussi. Le sang est sec, manifestement vieux. Tu arriverais à pleurer pour de faux ? »

Le garçon secoua la tête, visiblement gêné par l'idée.

« Mets-toi du sel dans les yeux. Attends d'être bien morveux et larmoyant avant de courir les rejoindre. Beugle comme un veau. Et quand ils commenceront à t'interroger sur ta main, dis à ta mère que tu es désolé si tu as cassé son couteau. »

Brann l'écoutait attentivement, d'abord en hochant la tête lentement, puis de plus en plus vite. Il sourit. « C'est parfait. » Il observa nerveusement autour de lui. « Combien je te dois ? »

— Tu connais des secrets ? » s'enquit Bast.

Le fils du boulanger y réfléchit un instant. « Le vieux Lant besogne la veuve Creel... » souffla-t-il avec espoir.

Bast agita dédaigneusement la main. « Ça fait des années. Tout le monde est au courant. » Il se frotta le nez avant d'agiter : « Peux-tu m'apporter deux pains aux raisins, plus tard dans la journée ? »

Brann acquiesça.

« C'est un bon début. Qu'as-tu dans tes poches ? »

Le garçon les fouilla, puis tendit ses deux mains. Elles contenaient deux shims de fer, une pierre plate verdâtre, un crâne d'oiseau, de la ficelle tout emmêlée et un morceau de craie.

Bast réclama la ficelle. Puis, prenant grand soin de ne pas toucher les shims, il saisit à deux doigts la pierre verdâtre et interrogea le garçon d'un regard.

Après une brève hésitation, l'autre acquiesça.

Bast empocha le caillou.

« Et si j'ai quand même droit au fouet ? » s'inquiéta Brann.

Bast haussa les épaules. « C'est tes oignons. Tu voulais un mensonge, je t'en ai fourni un bon. Si tu veux que je te tire d'affaire, c'est une autre histoire. »

Le fils du boulanger parut déçu, mais il hocha la tête et redescendit la colline.

Le prochain à monter fut un garçon légèrement plus âgé, aux vêtements loqueteux. L'un des fils Alard, Kale. Il avait la lèvre éclatée et

une croûte de sang autour d'une narine. Il fulminait encore, comme seul un garçon de dix ans peut le faire. Il était d'humeur orageuse.

« J'ai surpris mon frère à embrasser Gretta derrière le vieux moulin ! » annonça-t-il dès qu'il eut atteint le sommet de la colline. Puis, sans attendre que Bast lui pose la moindre question, il précisa : « Il savait que j'avais le béguin pour elle ! »

Bast écarta les mains en un geste d'impuissance et haussa les épaules. « Vengeance, cracha le garçon.

— Vengeance publique ? s'enquit Bast. Ou secrète ? »

Le garçon lécha sa lèvre fendue. « Secrète, répondit-il à voix basse.

— Grosse vengeance ? » voulut savoir Bast.

Le garçon y songea un moment, puis écarta les mains d'une soixantaine de centimètres. « Comme ça.

— Mmm, commenta Bast. Et sur une échelle de souris à taureau ? »

Le garçon se frotta le nez un moment. « Disons chat. Peut-être chien. Mais pas le chien de Martin le Fou. Plutôt celui des Benton. »

Bast acquiesça et adopta un air pensif. « Très bien, dit-il. Pisse-lui dans les chaussures. »

Le garçon parut sceptique. « Ça ne m'a pas l'air de niveau chien, comme vengeance. »

Bast secoua la tête. « Pisse dans un gobelet que tu caches. Laisse-le reposer pendant un jour ou deux. Puis, une nuit, quand il a mis ses chaussures à chauffer près du feu, verses-y la pisse. Pas de quoi faire une flaque, juste assez pour les humidifier. Au matin, elles seront toutes sèches et ne sentiront sans doute presque pas... »

— Quel intérêt ? l'interrompit le garçon avec colère. Ça n'est même pas une vengeance de puce ! »

Bast leva la main pour l'apaiser. « Quand il commencera à suer des pieds, il dégagera une odeur de pisse, expliqua-t-il calmement. Quand il marchera dans une flaque, il dégagera une odeur de pisse. Quand il marchera dans la neige, il dégagera une odeur de pisse. Il aura du mal à déterminer d'où ça vient exactement, mais tout le monde saura que c'est ton frère qui pue. » Bast sourit au garçon. « Je suppose que ta Gretta ne voudra plus embrasser ce gamin qui ne sait pas se retenir. »

Une expression de pure admiration illumina le visage du garçon, tel le soleil levant éclairant les montagnes. « C'est le truc le plus salaud que j'aie jamais entendu », déclara-t-il, admiratif.

Bast échoua lamentablement à faire preuve de modestie. « As-tu quelque chose pour moi ? »

— J'ai trouvé une ruche sauvage.

— C'est déjà bien, commenta Bast. Où ça ?

— Après chez les Orisson. Au-delà de la Crique. » Le garçon s'accroupit pour dessiner un plan dans la terre. « Tu vois ? »

Bast acquiesça. « Autre chose ? »

— Eh bien... Je sais où Martin le Fou cache son alambic... »

Bast haussa les sourcils. « Vraiment ? »

Le garçon dessina un autre plan, tout en lui donnant quelques indications. Puis il se releva et s'épousseta les genoux. « On est quittes ? »

Bast effaça les cartes de la semelle. « On est quittes. »

Le garçon s'épousseta les genoux à nouveau. « J'ai aussi un message pour toi. Rike demande à te voir. »

Bast secoua la tête avec fermeté. « Il connaît les règles. Dis-lui non. »

— Je lui ai déjà dit, répondit le garçon avec un haussement d'épaules tellement exagéré que c'en était comique. Mais je le lui répéterai, si je le vois... »

Aucun enfant n'attendait plus après Kale, Bast se cala donc l'ouvrage de cuir sous le bras et entama sa longue randonnée. Il trouva en chemin quelques framboises sauvages, qu'il mangea. Il but dans le puits d'Ostlar.

Finalement, il grimpa au sommet d'un promontoire, où il s'étira longuement avant de glisser l'exemplaire relié du *Celum Tinture* dans un vaste buisson d'aubépine, à l'endroit où une branche formait une cache confortable contre le tronc.

Il considéra alors le ciel clair et dégagé. Pas un nuage en vue. Guère de vent. Doux, mais pas chaud. Il n'avait pas plu depuis un bon moment. Ce n'était pas un jour de marché. Il lui restait encore des heures avant le repas du Felling...

Bast fronça légèrement les sourcils, comme s'il effectuait un calcul mental complexe. Puis il acquiesça pour lui-même.

Il redescendit alors du promontoire, passa devant la maison du vieux Lant, contourna les ronciers qui jouxtaient la ferme des Alard. Quand il atteignit la Crique, il coupa quelques tiges de roseau et les tailla à l'aide d'un canif brillant. Puis il sortit le morceau de ficelle de sa poche et s'en servit pour assembler les roseaux à la manière d'une flûte de Pan.

Il souffla au sommet de son instrument de fortune, et inclina la tête pour mieux entendre leurs dissonances. Il les tailla un peu plus, souffla de nouveau. Cette fois, la tonalité était plus juste, ce qui rendait les fautes d'accord encore plus criantes.

Il joua de nouveau du couteau, une fois, deux fois, trois fois. Puis il rangea sa lame et rapprocha les roseaux de son visage. Il inspira par le nez pour en humer l'odeur verte et humide. Il lécha alors les extrémités fraîchement taillées, dardant sa langue rouge avec une soudaineté surprenante.

Il prit ensuite une longue inspiration et souffla dans les tuyaux. Le son était aussi limpide qu'un clair de lune, aussi vivant qu'un poisson bondissant, aussi délicat qu'un fruit dérobé. Tout sourire, Bast se dirigea vers les collines à l'arrière de chez Benton, et il ne mit pas longtemps à entendre le bêlement bas et insouciant de moutons lointains.

Une minute plus tard, il franchit la crête d'une colline et avisa vingt-cinq ovins gras et loufoques, en train de paître dans la prairie en contrebas. Ces pâturages étaient ombragés et isolés du monde. En raison de l'absence de pluie, l'herbe était meilleure ici. Les pentes raides de la vallée dissuadaient les bêtes de divaguer, il n'était donc pas indispensable de les surveiller.

Une jeune femme était toutefois assise à l'ombre d'un orme, qui déployait ses branches au-dessus de la vallée. Elle avait retiré ses souliers et son bonnet. Ses longs cheveux épais étaient de la couleur du blé mûr.

Bast se mit alors à jouer. Une mélodie dangereuse. Douce et lumineuse, lente et narquoise.

La bergère se redressa en l'entendant, ce fut du moins l'impression qu'il en eut. Elle leva la tête, excitée... mais non. Jamais elle ne se tourna dans sa direction. Elle s'était simplement relevée pour se dégourdir les jambes, s'élevant sur la pointe des pieds, enroulant les mains au-dessus de sa tête.

Ne se rendant apparemment toujours pas compte qu'on lui jouait la sérénade, la jeune femme ramassa une couverture, l'étendit sous l'arbre et se rassit. C'était quelque peu étrange, car elle s'était justement trouvée assise là, sans la couverture. Peut-être commençait-elle simplement à avoir froid.

Bast continua de jouer tout en descendant la pente de la vallée dans sa direction. Il ne se hâta point, et sa musique était à la fois délicate, joueuse et langoureuse.

La bergère ne sembla pas davantage remarquer l'harmonie que le joueur de flûte. Elle regardait même dans la direction opposée à la sienne, vers l'autre bout de la petite vallée, comme curieuse de savoir ce que ses moutons s'apprétaient à y faire. Quand elle pivota la tête, elle lui

révéla la courbe délicieuse de sa nuque, ses oreilles parfaitement ourlées et le léger renflement d'un sein pointant au-dessus de son corsage.

Les yeux rivés sur la jeune femme, Bast glissa sur une pierre instable et dévala maladroitement la colline. Il joua une longue note discordante, puis en ajouta quelques-unes de son cru tandis qu'il agitait désespérément un bras pour recouvrer l'équilibre.

La bergère se mit alors à rire, tout en regardant ostensiblement dans l'autre direction. Les moutons avaient sans doute fait quelque chose de drôle. Oui. C'était probablement cela. Ces animaux se révélaient parfois amusants.

Malgré tout, nul ne peut contempler une bête indéfiniment. Elle soupira et se détendit, s'adossant au tronc incliné de l'arbre. Ce changement de position fit accidentellement remonter le bas de sa robe au-dessus de son genou. Ses mollets galbés et bronzés étaient couverts d'un très léger duvet de la couleur du miel.

Bast poursuivit sa descente, d'un pas de nouveau gracieux et délicat. Il avait l'air d'un chat en traque. Il avait l'air de danser.

Apparemment rassurée pour la sécurité de ses moutons, la bergère soupira encore, ferma les paupières et reposa la tête contre le tronc. Son visage était tendu vers le soleil. Elle semblait sur le point de s'endormir, mais malgré tous ses soupirs, sa respiration semblait rapide. Et lorsqu'elle remua à nouveau pour trouver une position plus confortable, l'une de ses mains retomba de manière à soulever inopinément l'ourlet de sa robe, dévoilant une courte étendue de cuisse blanche.

Il est difficile de sourire en jouant de la flûte de Pan. D'une manière ou d'une autre, Bast y parvenait.

Le soleil grimpait dans le ciel quand Bast retourna à l'arbre-éclair, agréablement transpirant et légèrement échevelé. Aucun enfant ne l'attendait près du bloc de pierre cette fois, ce qui lui convenait parfaitement.

Il effectua de rapides rotations autour de l'arbre en atteignant le sommet de la colline, une dans chaque sens, afin de s'assurer que ses petits travaux étaient toujours en place. Puis il s'avachit au pied de l'arbre et s'adossa à son tronc. Moins d'une minute plus tard, ses yeux se fermèrent et il se mit à ronfler doucement.

Près d'une heure plus tard, ce furent des pas presque silencieux qui le réveillèrent. Il s'étira longuement et avisa un gamin maigrelet et couvert de taches de son, dont les habits étaient au-delà d'usagés.

« Kostrel! s'exclama Bast joyeusement. Comment est la route de Tinuë ?

— Suffisamment ensoleillée pour que je sois venu aujourd'hui, répliqua le garçon en atteignant le sommet de la colline. Et j'ai trouvé un merveilleux secret sur le bas-côté. Quelque chose qui devrait t'intéresser.

— Ah, commenta Bast. Dans ce cas, assieds-toi. Sur quel genre de secret es-tu tombé ? »

Kostrel s'installa en tailleur dans l'herbe toute proche. « Je sais où Emberlee se baigne. »

Bast haussa un sourcil vaguement curieux. « Vraiment ? »

Kostrel sourit. « Petit feinteur. Tu fais comme si ça ne t'intéressait pas.

— Bien sûr, que ça m'intéresse, le démentit Bast. On parle quand même de la sixième plus belle fille du bourg.

— La sixième ? s'indigna le garçon. C'est la deuxième plus belle, et tu le sais pertinemment.

— Disons la quatrième, concéda Bast. Après Ania.

— Ania a des jambes de poulet », fit tranquillement remarquer Kostrel.

Bast lui sourit. « Chacun ses goûts. Mais, oui, ça m'intéresse. Que voudrais-tu, en échange ? Une réponse, un service, un secret ?

— Je veux un service *et* une information », répliqua le garçon avec un sourire en coin. Ses yeux sombres trônaient avec intensité au milieu de son visage mince. « Je veux les réponses exactes à trois questions. Et ça en vaut la peine. Car Emberlee est la troisième plus belle fille du bourg. »

Bast ouvrit la bouche pour protester, puis haussa les épaules et sourit à son tour. « Pas de service. Mais je te donne les trois réponses sur un sujet convenu à l'avance, marchandait-il. N'importe quel sujet, sauf mon employeur, qui me fait confiance et que je ne peux trahir sans mauvaise conscience. »

Kostrel branla du chef pour signifier son assentiment. « Trois réponses *complètes*, insista-t-il. Sans équivoque ni foutage de gueule. »

Bast accepta. « Tant que les questions sont claires et précises. Pas de "*dis-moi tout ce que tu sais sur ce sujet*". »

— Ce ne serait pas une question, fit remarquer Kostrel.

— Exactement, confirma Bast. Et tu t'engages à ne révéler à personne d'autre où Emberlee se baigne. » Kostrel se rembrunit alors, ce qui fit rire Bast. « Espèce de fourbe, tu aurais vendu vingt fois la même information, pas vrai ? »

Le garçon haussa nonchalamment les épaules, sans chercher à nier, mais sans non plus faire preuve d'aucune gêne. « C'est une information précieuse. »

Bast pouffa. « Trois réponses complètes et sincères sur un même sujet, à condition que tu ne l'aies dit à personne d'autre.

— C'est le cas, affirma solennellement le garçon. Je suis venu te trouver en premier.

— Et à condition que tu ne révèles pas à Emberlee que quiconque est au courant. » Kostrel parut si outré par ce sous-entendu que Bast ne s'encombra pas d'attendre sa réponse. « Et à condition que tu n'y ailles pas toi-même. »

Le garçon aux yeux sombres cracha quelques mots qui surprirent Bast davantage que le fait qu'il ait employé le terme « équivoque ».

« D'accord, grommela Kostrel. Mais si tu ne connais pas la réponse à ma question, j'ai le droit d'en poser une autre. »

Bast y réfléchit quelques instants avant d'acquiescer.

« Et si je choisis un sujet que tu maîtrises mal, je peux en choisir un autre. »

Nouveau hochement de tête. « Cela me semble équitable.

— Et tu dois me prêter un autre livre », insista le garçon, dont les yeux sombres pétillaient désormais. « Ainsi qu'un sou de cuivre. Et tu devras me décrire ses seins. »

Bast rejeta la tête en arrière et éclata de rire. « Marché conclu. »

Ils se serrèrent la main pour sceller leur accord. Les doigts délicats du garçon semblaient aussi fragiles qu'une aile d'oiseau.

Bast s'appuya contre l'arbre-éclair, bâilla et se massa la nuque. « Bon. Quel est ton sujet ? »

Le regard sans joie de Kostrel s'éclaira alors légèrement, et il eut un sourire d'excitation. « Je veux tout savoir sur les Faes. »

Le fait que Bast ait conclu cet échange par un bâillement, comme si de rien n'était, en dit long. Il est difficile de bâiller et de s'étirer lorsqu'on a l'impression d'avoir avalé un morceau de ferraille et qu'on a soudain la bouche toute sèche.

Mais Bast était une espèce de dissimulateur professionnel, il bâilla donc et s'étira, allant même jusqu'à se gratter paresseusement une aisselle.

« Alors ? s'impatienta le garçon. En sais-tu assez long sur le sujet ?

— Je le pense, répondit Bast en parvenant mieux que précédemment à jouer les modestes. Plus que la plupart des gens, je dirais. »

Kostrel se pencha vers lui, sa figure maigre en proie à une grande intensité. « C'est ce que je pensais. Tu n'es pas d'ici. Tu *sais* des choses. Tu as vu ce qui existe ailleurs dans le monde.

— En partie », admit Bast. Il regarda le soleil. « Vas-y, pose-moi tes questions. J'ai un rendez-vous à midi. »

Le garçon opina sérieusement, puis considéra l'herbe devant ses pieds pour réfléchir. « À quoi ressemblent-ils ? »

Bast cilla un instant, pris de court. Puis il pouffa malgré lui et leva les mains en l'air. « Tehlu miséricordieux. Sais-tu à quel point cette question est folle ? Ils ne ressemblent à rien d'autre. Ils sont comme ils sont. »

Kostrel eut l'air indigné. « N'essaie pas de te jouer de moi ! s'écria-t-il en brandissant un doigt vers Bast. J'ai dit pas de foutage de gueule !

— Ce n'est pas le cas, se défendit Bast. Honnêtement. Il est simplement impossible de répondre à cette question. Que me répondrais-tu si je te demandais à quoi ressemblent les *gens* ? Que répondre à cela ? Il en existe tellement, et ils sont tous différents.

— C'est donc une vaste question, insista Kostrel. J'attends une vaste réponse.

— Elle n'est pas seulement vaste, contesta Bast. Elle pourrait remplir un livre entier. »

Le garçon se fendit d'un haussement d'épaules profondément méprisant.

Bast se rembrunit. « On pourrait débattre du fait que ta question n'était ni claire ni précise. »

Kostrel haussa un sourcil. « Donc on débat, maintenant ? Je croyais qu'on échangeait des informations ? Pleinement et librement. Si tu me demandais où Emberlee se baignait et que je te répondais : "Dans un ruisseau", tu trouverais que cela manque de précision, n'est-ce pas ? »

Bast soupira. « C'est juste. Mais si je devais te faire part de toutes les rumeurs et bribes dont j'ai eu connaissance, cela prendrait des jours. La plupart de ces données te seraient inutiles, et se révéleraient carrément fausses, étant donné qu'elles proviennent de simples racontars. »

Kostrel plissa le front, mais avant qu'il puisse protester, Bast leva la main. « Voilà ce que je vais faire : en dépit de l'imprécision de ta question, je vais te donner une réponse qui couvre à peu près les choses et... » Bast marqua un temps d'arrêt. « ... je te révélerai un secret à ce sujet. D'accord ?

— Deux secrets », marchand Kostrel, dont les prunelles pétillaient d'excitation.

« D'accord. » Bast prit une longue inspiration. « Quand tu parles de Faes, tu parles de tout ce qui vit dans la Fae. Y compris des tas de choses qui sont... de simples créatures. Comme des animaux. Ici, tu as des chiens, des écureuils et des ours. En Fae, ils ont des raums, des dennerlings et des... »

— Des trows ? »

Bast acquiesça. « Et des trows. Ils existent vraiment.

— Et les dragons ? »

Bast secoua la tête. « Je ne pense pas. Plus maintenant... »

Kostrel sembla déçu. « Et les korrigans ? Les polissons de la féerie ? »

Le garçon plissa les paupières. « Ce n'est pas une nouvelle question, hein, seulement une façon de t'aider à te recentrer sur ta réponse inachevée. »

Bast ne put retenir un rire. « Seigneurs et dames... *Inachevée* ? Ta mère a-t-elle été terrifiée par un azzie quand elle était enceinte de toi ? Où donc as-tu appris ce genre de vocabulaire ?

— Je ne dors pas à l'église. » Kostrel haussa les épaules. « Et parfois, l'abbé Leodin me laisse lire ses livres. À quoi ils ressemblent ?

— À des gens normaux, répondit Bast.

— Comme toi et moi ? »

Bast reprit un sourire. « Exactement comme toi et moi. Tu ne les remarqueras même pas si tu en croisais dans la rue. Mais il y en a d'autres. Certains d'entre eux sont... très différents. Plus puissants.

— Comme Varsa jamais-mort ?

— Certains, admit Bast. Mais d'autres possèdent une forme de pouvoir différente. Comme celui d'un maire. Ou d'un prêteur sur gages. » Bast eut soudain un air amer. « La plupart d'entre eux... ne sont pas fréquentables. Ils aiment piéger les gens. Jouer avec eux. Leur faire du mal. »

L'excitation de Kostrel se dissipa pour partie. « On dirait des démons. »

Bast hésita, puis opina du chef à contrecœur. « Certains d'entre eux ressemblent beaucoup à des démons, admit-il. Tellement, même, qu'on ne ferait pas la différence.

— Et est-ce que certains ressemblent à des anges ? s'enquit le garçon.

— C'est agréable de le croire, répondit Bast. Je l'espère.

— D'où viennent-ils ? »

Bast inclina la tête. « Cette fois, c'est ta deuxième question, hein ? Je suppose que oui, car cela n'a rien à voir avec leur apparence... »

Kostrel fit la grimace et parut un peu gêné, même si Bast ne sut déterminer s'il se sentait honteux de s'être laissé emporter par ses questions, ou d'avoir été surpris à essayer de gruger une réponse gratuite. « Pardon, dit-il. Est-ce vrai que les Faes ne peuvent pas mentir ?

— Certains en sont incapables, confirma Bast. Certains n'aiment pas ça. Certains mentent avec plaisir, mais ne reviendraient jamais sur

une promesse et ne trahiraient jamais leur parole. » Il haussa les épaules. « D'autres mentent très bien et ne manquent pas une occasion de le faire. »

Kostrel s'apprêtait à demander autre chose, quand Bast se racla la gorge.

« Tu dois reconnaître que c'était une bonne réponse. Je t'ai même laissé me poser des questions complémentaires, pour m'aider à me recentrer, paraît-il. »

Kostrel se fendit d'un petit hochement de tête solennel.

« Voici ton premier secret. » Bast leva un doigt. « La plupart des Faes ne viennent pas dans ce monde. Ils ne l'aiment pas. Il les incommode, comme une chemise en toile à sac. Mais quand ils viennent, certains endroits leur plaisent plus que d'autres. Ils aiment les étendues sauvages. Les coins secrets. Les lieux étranges. Il existe de nombreux types de Faes, de nombreuses cours et maisons. Et toutes sont gouvernées selon leurs propres désirs... »

Bast poursuivit sur un ton de conspirateur. « Mais tous les Faes sont attirés par les endroits reliés à la nature fondamentale des choses qui façonnent ce monde. Les lieux touchés par la pierre et le feu. Ceux qui sont proches de l'eau et de l'air. Lorsque les quatre éléments sont réunis... »

Bast marqua une pause, pour voir si le garçon allait en profiter pour intervenir. Mais le visage de Kostrel avait perdu une partie de sa ruse initiale. Il avait de nouveau l'air d'un enfant, la bouche légèrement ouverte, les yeux écarquillés d'émerveillement.

« Deuxième secret, reprit Bast. Les Faes nous ressemblent beaucoup, mais pas *parfaitement*. La plupart ont une caractéristique qui les rend différents. Leurs yeux. Leurs oreilles. La couleur de leurs cheveux ou de leur peau. Parfois, ils sont plus grands que la normale, ou plus petits, ou plus forts, ou plus beaux.

— Comme Felurian.

— Oui, oui, répondit Bast d'un ton irrité. Comme Felurian. Mais les Faes ayant assez de talent pour venir ici sauront également dissimuler ces traits. » Il se pencha en arrière en opinant pour lui-même. « C'est un type de magie que tous ces êtres ont en commun. »

Bast jeta ce dernier commentaire, tel un pêcheur lançant un appât.

Kostrel ferma la bouche et déglutit bruyamment. Il mordit à l'hameçon. Il ne se doutait même pas qu'on l'avait ferré. « De quel genre de magie sont-ils capables ? »

Bast leva les yeux au ciel de façon théâtrale. « Oh, allons, il faudrait un deuxième livre pour répondre à cette question.

— Eh bien, tu devrais peut-être envisager d'en *écrire* un, dans ce cas, commenta Kostrel platement. Tu pourras alors me le prêter et faire d'une pierre deux coups. »

Cette réplique sembla désarçonner Bast. « Écrire un livre ?

— C'est ce que font les gens qui savent tout sur tout, non ? répliqua Kostrel d'un ton sarcastique. Ils l'écrivent pour pouvoir se vanter. »

Bast parut d'abord songeur, puis il secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées. « D'accord. Voilà ce que je sais dans les grandes lignes. Ils ne considèrent pas cela comme de la magie. Ils n'emploient jamais ce terme. Ils parlent d'art, de métier. Ils parlent de modeler, de façonner. »

Il leva les yeux vers le soleil et pinça les lèvres. « Mais s'ils étaient francs, ce qu'ils sont d'ailleurs rarement, ils reconnaîtraient que presque tout ce qu'ils font relève de la glamourie ou de la grammarie. La glamourie est l'art de faire sembler les choses. La grammarie est l'art de faire être les choses. »

Bast s'empressa de poursuivre, pour ne pas laisser le temps au garçon de l'interrompre. « La glamourie est plus facile. Ils peuvent faire passer une chose pour ce qu'elle n'est pas. Ils pourraient par exemple donner l'impression qu'une chemise blanche est bleue. Ou qu'un vêtement déchiré ne l'est pas. La plupart d'entre eux maîtrisent au moins des rudiments de cet art. Suffisamment pour se cacher aux yeux des mortels. Si leurs cheveux sont blanc argenté, la glamourie peut leur permettre de les faire sembler noirs comme la nuit. »

Kostrel paraissait une fois de plus émerveillé. Mais il ne s'agissait plus de l'émerveillement stupéfait et empoté qu'il avait éprouvé précédemment. Il semblait plutôt plongé dans ses pensées. Un émerveillement intelligent, curieux et avide. Le genre d'émerveillement susceptible de pousser un garçon vers une question en *Comment*.

Bast voyait ces considérations se former dans les prunelles sombres du garçon. Ses prunelles fichtrement intelligentes. Largement trop. Bientôt, ce vague émerveillement se cristalliserait en des questions comme « *Comment pratiquent-ils leur glamourie ?* » ou, pis encore, « *Comment un jeune garçon peut-il la vaincre ?* ».

Et que ferait-il, lorsque cette question serait posée ? Il n'en résulterait rien de bon. Revenir sur une promesse honnêtement formulée et lui mentir ouvertement iraient à l'inverse de son désir. C'était même encore pire de le faire ici. Il serait bien plus aisé de dire la vérité, puis de s'assurer qu'il arrive quelque chose au garçon...

Mais en toute honnêteté, il aimait bien ce gamin. Il n'était ni ennuyeux ni simple. Ni méchant ni mesquin. Il avait de la répartie. Il

était drôle, sérieux, avide et plus vivant que n'importe qui au bourg. Il était aussi brillant que du verre brisé et suffisamment tranchant pour se blesser. Et Bast aussi, apparemment.

Celui-ci se frotta la figure. Cela ne lui arrivait pas, auparavant. Il n'avait jamais été tiraillé par son désir avant son arrivée ici. Il détestait cela. Tout était si simple, jusqu'alors. Vouloir et avoir. Voir et prendre. Courir et poursuivre. Avoir soif et étancher sa soif. Et si quelque chose contrecarrait son envie... et alors ? Ainsi allait la vie. L'envie restait sienne, toujours aussi pure.

Cela avait changé, désormais. À présent, ses désirs étaient plus complexes. Ils entraient systématiquement en conflit les uns avec les autres. Il se sentait en perpétuelle contradiction avec lui-même. Plus rien n'était simple. Il était tiraillé de tant de façons différentes...

« Bast ? » demanda Kostrel, la tête inclinée sur le côté, une expression inquiète sur le visage. « Est-ce que tu vas bien ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Bast lui retourna un sourire sincère. C'était un garçon curieux. Évidemment. C'était la voie à suivre. L'étroit chemin entre les désirs. « Je réfléchissais. La grammairie est bien plus difficile à expliquer. Je ne peux pas prétendre la comprendre très bien moi-même.

— Fais de ton mieux, l'encouragea doucement Kostrel. Tu en sais toujours plus que moi. »

Non, il ne pouvait pas tuer ce garçon. Ce serait trop douloureux.

« La grammairie est la transformation d'une chose, répondit Bast avec un geste imprécis. Quand on en fait quelque chose de différent.

— Comme transformer le plomb en or ? s'enquit Kostrel. Est-ce ainsi qu'ils fabriquent l'or féérique ? »

Bast s'efforça de sourire à cette question. « Ce sont de bonnes hypothèses, mais il s'agit de glamourie. C'est facile, mais cela ne dure pas. C'est pourquoi ceux qui acceptent l'or féérique se retrouvent au matin avec les poches pleines de pierres ou de glands.

— Pourraient-ils transformer du gravier en or ? S'ils le voulaient vraiment ?

— Ce n'est pas ce genre de transformation », répliqua Bast, même s'il continuait de sourire en branlant du chef à cette question. « C'est trop gros. La grammairie implique... une modification. C'est renforcer une qualité déjà existante. »

Kostrel eut une moue confuse.

Bast prit une grande inspiration, puis expira par le nez. « Je vais essayer une autre approche. Qu'as-tu dans tes poches ? »

Kostrel farfouilla à l'intérieur, puis tendit les mains. Un bouton de cuivre, un morceau de papier, un bout de crayon, un canif... ainsi qu'une pierre trouée. Évidemment.

Bast survola lentement de la main la petite collection hétéroclite, et finit par s'arrêter au-dessus du couteau. Il n'était pas particulièrement beau ni tape-à-l'œil, simple morceau de bois lisse long comme un doigt et doté d'un sillon dans lequel une courte lame était repliée.

Bast le saisit délicatement et le déposa sur le sol entre eux. « Qu'est-ce que c'est ? »

Kostrel rangea le reste de ses biens dans ses poches. « C'est mon couteau.

— Vraiment ? » insista Bast.

Le garçon plissa les yeux d'un air suspicieux. « Ben oui, quoi d'autre ? »

Bast sortit son propre couteau. Il était légèrement plus gros, et le manche n'était pas en bois, mais en merrain magnifiquement ouvragé. Bast l'ouvrit, et la lame rutilante étincela au soleil.

Il le déposa près de celui du garçon. « Échangerais-tu ton couteau contre le mien ? »

Kostrel considéra l'outil de Bast avec convoitise. Malgré tout, il n'eut pas un instant d'hésitation avant de secouer la tête.

« Pourquoi pas ? »

— Parce que c'est le mien, répondit le garçon en se renfrognant légèrement.

— Mais le mien est mieux », riposta Bast d'un ton neutre.

Kostrel empoigna son propre canif d'un geste possessif. Il semblait soudain aussi maussade qu'un ciel d'orage. « Mon père me l'a donné, expliqua-t-il. Avant de prendre la pièce du roi et de devenir soldat pour nous sauver des rebelles. » Il observa Bast, comme pour le mettre au défi de le contredire.

Bast ne se détourna pas, se contentant d'acquiescer d'un air grave. « C'est donc plus qu'un couteau. Il compte beaucoup pour toi. »

Sans relâcher son étreinte, Kostrel opina en cillant rapidement.

« Pour toi, c'est le meilleur des couteaux. »

Nouveau hochement de tête.

« Il compte plus que les autres. Et ce n'est pas seulement une *apparence*, poursuivit Bast. C'est dans la *nature* de ce couteau. »

Il y eut une lueur de compréhension dans le regard du garçon.

Bast fit oui de la tête. « C'est la grammarie. Maintenant, imagine que quelqu'un puisse prendre un couteau et renforcer tout ce qui en fait un

couteau. Pour faire de lui le meilleur des couteaux. Pas juste pour lui-même, mais aux yeux de tous.» Bast récupéra son propre canif et le referma. « Quelqu'un de vraiment doué pourrait le faire avec autre chose qu'un couteau. Il pourrait rendre un feu plus feu. Plus affamé. Plus chaud. Quelqu'un de véritablement très puissant pourrait faire encore mieux. Il pourrait prendre une ombre... » Il laissa sa voix flotter dans l'air, laissant un espace vide dans son sillage.

Kostrel prit une inspiration et s'empressa de le combler d'une question. « Comme Felurian ! s'exclama-t-il. C'est ce qu'elle a fait pour transformer l'ombre de Kvothe en cape, n'est-ce pas ? »

Bast opina très sérieusement, ravi de cette nouvelle question, mais furieux qu'il se soit agi de *cette* question en particulier. « Cela me paraît vraisemblable. Que fait une ombre ? Elle dissimule, elle protège. La cape d'ombre de Kvothe fait la même chose, en mieux. »

Kostrel acquiesçait tout en suivant le raisonnement, et Bast s'empressa de poursuivre, soulagé de pouvoir s'éloigner de ce sujet. « Pense à Felurian elle-même... »

Le garçon sourit ; il n'avait apparemment aucun mal à se l'imaginer.

« Une femme peut être un être de beauté, expliqua Bast lentement. Elle peut être un objet de convoitise. C'est le cas de Felurian. Comme le couteau. C'est la plus belle. Celle qui suscite le plus de convoitise. Chez tout le monde... » Une fois encore, Bast laissa sa phrase en suspens.

Kostrel avait les yeux dans le vague, consacrant manifestement toute son attention à cette réflexion. Bast lui laissa le temps nécessaire, et une nouvelle question jaillit bientôt de la bouche du garçon. « Ne pourrait-il pas simplement s'agir de glamourie ? »

— Ah, fit Bast en souriant. Mais quelle est la différence entre *être* belle et *paraître* belle ?

— Eh bien... » Kostrel y songea un instant, puis trouva la réponse. « Le premier est réel, pas le second. » Son ton était assuré, mais son attitude ne reflétait pas la même certitude. « Le second serait faux. Mais on remarquerait la différence, non ? »

Bast laissa flotter la question. Il s'approchait du but, sans l'atteindre encore tout à fait. « Quelle est la différence entre une chemise qui *semble* blanche, et une chemise qui *est* blanche ? riposta-t-il.

— Une femme n'est pas comme une chemise, rétorqua dédaigneusement Kostrel. On s'en rendrait compte en la touchant. Si elle était aussi douce et rosée qu'Emberlee, mais que ses cheveux étaient pareils à du crin de cheval, on ferait la différence.

— La glamourie ne vise pas seulement à duper la vue, le détrompa Bast. Ça fonctionne avec tous les sens. L'or féérique paraît lourd. Et un cochon glamourisé sentirait la rose quand on l'embrasse. »

Cela ébranla visiblement Kostrel. La transformation d'Emberlee en cochon glamourisé l'épouvantait clairement. Bast lui laissa le temps de se remettre de ses émotions.

« Ne serait-ce pas plus difficile de glamouriser un cochon ? finit par demander le garçon.

— Tu es malin, dit Bast sur un ton d'encouragement. Tu as tout à fait raison. Et glamouriser une jolie fille pour la rendre encore plus jolie ne demanderait pas beaucoup d'effort. C'est comme napper un gâteau. »

Kostrel se frotta la joue d'un air pensif. « Peut-on utiliser la glamourie et la grammarie en même temps ? »

Bast fut, cette fois, plus sincèrement impressionné. « C'est ce que j'ai entendu. »

Kostrel branla du chef. « C'est ce que doit faire Felurian. Comme la cerise sur le nappage d'un gâteau.

— C'est ce que je pense, confirma Bast. Celui que j'ai rencontré... » Il s'interrompit subitement, refermant brusquement la bouche.

« Tu as déjà rencontré un Fae ? »

Bast sourit comme un piège à ours. « Oui. »

Cette fois, Kostrel sentit à la fois la ligne et l'hameçon. Mais il était trop tard. « Espèce de salaud !

— J'en conviens, admit Bast joyeusement.

— Tu m'as amené à poser cette question !

— En effet. C'était une question relative au sujet, et j'y ai répondu pleinement et sans équivoque. »

Kostrel se leva et partit en fulminant, avant de revenir un instant plus tard. « Rends-moi mon sou », exigea-t-il.

Bast plongea la main dans sa poche et en sortit une pièce de cuivre. « Où est-ce qu'Emberlee se baigne ? »

Kostrel lui lança des regards assassins, mais finit par répondre : « Après le vieux pont de pierre, en remontant vers les collines sur huit ou neuf cents mètres. Il y a une petite trouée avec un orme.

— Et à quelle heure ?

— Après le déjeuner sur la ferme Boggan. Elle y va après avoir fait la lessive et étendu le linge. »

Bast lui lança la pièce sans se départir de son sourire de dément.

« J'espère que ta bite va tomber », cracha le garçon avec hargne avant de descendre la pente en tapant des pieds.

Bast ne put s'empêcher de rire. Il essaya de le faire discrètement pour épargner le garçon, sans grand succès.

Une fois en bas de la colline, Kostrel se retourna et cria : « Et tu me dois encore un livre ! »

Bast cessa alors de rire quand un éclair de lucidité le frappa. Il paniqua un instant en se rendant compte que le *Celum Tinture* n'était pas à son endroit habituel.

Puis il se rappela l'avoir laissé dans l'arbre au sommet du promontoire, et il se détendit. Le ciel bleu ne laissait pas présager de pluie. Il ne risquait rien. Et puis, il était presque midi, peut-être même plus. Il tourna donc les talons et se précipita vers le bas de la colline, ne voulant pas être en retard.

Bast courut l'essentiel du chemin le séparant du petit vallon, et quand il l'atteignit, il transpirait autant qu'un cheval poussé à la limite de ses forces. Sa chemise lui collait au corps de façon extrêmement désagréable, si bien qu'il la retira en descendant le talus qui le séparait de la rivière et s'en servit pour s'essuyer la figure.

Une longue et plate avancée de pierre grignotait sur la Crique à cet endroit, formant un bassin paisible où le courant tournoyait lentement. Un bouquet de saules surplombait l'eau, rendant l'endroit intime et ombragé. La berge était envahie d'épaisses broussailles, et la rivière était calme et limpide.

Torse nu, Bast s'avança sur la pierre. Lorsqu'il était vêtu, son visage et ses mains le faisaient paraître mince, mais ses épaules étaient en réalité étonnamment carrées, plus conformes à celles qu'on s'attendrait à trouver chez un ouvrier agricole que chez un garçon indolent ne faisant guère que paresser toute la journée dans une auberge vide.

Une fois à l'ombre des saules, Bast s'agenouilla pour tremper sa chemise. Puis il la tordit au-dessus de sa tête, frémissant légèrement à la fraîcheur de cette douche. Il se frictionna vivement la poitrine et les bras, puis s'ébroua pour chasser les gouttes de son visage.

Il posa sa chemise à l'écart, agrippa le rebord de la pierre, prit une profonde inspiration et enfonça sa tête sous la surface. Ce mouvement fit jouer tous les muscles de son dos et de ses épaules. Il ressortit la tête un instant plus tard, dégoulinant, le souffle un peu coupé.

Il se leva alors et se lissa les cheveux des deux mains. De l'eau lui ruissela sur le torse, formant de petites rigoles dans sa toison brune, roulant jusqu'à son ventre plat.

Il se secoua un peu, puis se glissa dans une niche sombre formée par la saillie d'une autre pierre. Il y tâtonna quelques instants avant d'en ressortir une boule de savon jaune beurre.

Il s'agenouilla à nouveau au bord de l'eau, mouilla sa chemise à plusieurs reprises, puis la frotta à l'aide du savon. Cela lui prit un moment, car il n'avait pas de planche à laver, et qu'il ne voulait évidemment pas user sa chemise contre les pierres rugueuses. Il lava et rinça son vêtement à plusieurs reprises, l'essorant entre ses mains, faisant ainsi saillir les muscles de ses bras et de ses épaules. Il s'appliqua à la tâche, et lorsqu'il eut terminé, il était trempé des pieds à la tête et couvert de mousse.

Bast étendit sa chemise sur une pierre au soleil, commença à dénouer ses grègues, puis s'interrompit et pencha la tête sur le côté pour faire couler l'eau qu'il avait dans l'oreille.

C'est peut-être à cause d'elle que Bast n'entendit pas les gazouillis excités qui crurent le long de la berge. Un bruit qui aurait théoriquement pu venir de moineaux pépiançant parmi les branches. Une volée de moineaux. Voire plusieurs.

Et si Bast ne vit pas non plus les buissons remuer ? Ni ne remarqua que, parmi les rameaux tombants des saules, se trouvaient des couleurs qui ne figuraient généralement pas dans les arbres ? Parfois rose pâle, parfois rouge écarlate ? Parfois d'une espèce de jaune, d'autres fois bleu barbeau ? Et s'il est vrai que les robes sont parfois de ces teintes... eh bien... c'est aussi vrai des oiseaux. Des pinsons et des geais. De plus, il était de notoriété publique chez les jeunes femmes du bourg que le jeune homme mat qui travaillait à l'auberge était terriblement myope.

Les moineaux gazouillaient donc dans les buissons tandis que Bast se débattait avec le cordon de ses grègues. Le nœud lui posait apparemment problème. Il le trifouilla un moment, finit par s'agacer et s'étira longuement tel un chat, les bras arqués au-dessus de la tête, le corps bandé comme un arc.

Il parvint enfin à libérer le nœud et se défit de ses chaussettes en remuant les hanches. Il était nu en dessous. Il jeta son vêtement de côté, et du saule s'éleva un gloussement qui ne pouvait qu'appartenir à un oiseau plus gros. Peut-être un héron. Ou un corbeau. Et si une branche trembla violemment au même instant, c'était sans doute que l'oiseau s'était penché trop loin et avait failli tomber. Il paraissait logique que certains soient plus maladroits que d'autres. En outre, Bast regardait dans l'autre direction.

Il plongea alors dans l'eau, barbotant tel un garçonnet en s'efforçant de retrouver son souffle tant le froid lui comprimait les poumons.

Après quelques minutes de baignade, il se dirigea vers une zone moins profonde du bassin, où l'eau montait à peine jusqu'à sa taille étroite.

Sous la surface, un observateur attentif aurait pu remarquer que les jambes du jeune homme semblaient quelque peu... étranges. Mais il n'y avait pas beaucoup de lumière, et tout le monde sait que l'eau déforme curieusement la réalité. De surcroît, les oiseaux ne font pas les observateurs les plus attentifs, surtout lorsque leur attention est focalisée ailleurs.

Une heure plus tard environ, encore légèrement humide et sentant le savon au chèvrefeuille, Bast remonta sur le promontoire où il était à peu près certain d'avoir laissé le livre de son maître. C'était la troisième saillie qu'il escaladait en moins d'une demi-heure.

Quand il en atteignit le sommet, et il se détendit en apercevant l'aubépine. En se rapprochant, il constata qu'il était au bon endroit, car il repéra la cache dans le tronc. Mais le livre n'y était plus. Un tour rapide de l'arbre lui confirma qu'il n'était pas tombé autour. Puis une brise se leva, et Bast avisa quelque chose de blanc. Il fut alors pris d'un frisson, craignant qu'une page se soit arrachée au volume. Peu de choses énervaient autant son maître qu'un livre maltraité.

Mais non. En s'en saisissant, Bast ne reconnut pas la texture du papier. Il s'agissait d'une écorce de bouleau bien lisse. Il remarqua alors les lettres grossièrement inscrites dans le côté.

Jeu doi teu parlé. Sé emportan

Rike

Après-midi : Oiseaux et Abeilles

N'ayant pas l'idée de l'endroit où il pourrait trouver Rike, Bast retourna à l'arbre-éclair. Il venait de s'asseoir à sa place habituelle quand une jeune fille apparut dans la clairière.

Elle ne s'arrêta pas au bloc de pierre, mais grimpa directement à flanc de colline. Elle était plus jeune que les autres, seulement âgée de six ou sept ans. Elle portait une robe bleu vif, et des rubans violet foncé serpentaient dans ses cheveux soigneusement bouclés.

Elle n'était encore jamais venue à l'arbre-éclair, mais Bast l'avait déjà vue. Même dans le cas contraire, il aurait deviné à sa jolie tenue et à l'odeur d'eau de rose qu'elle dégageait qu'il s'agissait de Viette, la plus jeune des filles du maire.

Elle gravit lentement la basse colline, portant quelque chose de duveteux dans le creux de son bras. Quand elle atteignit la crête, elle attendit là, légèrement agitée, mais patiente.

Bast l'étudia silencieusement un instant. Puis : « Tu connais les règles ? » demanda-t-il.

Elle resta immobile, ses rubans violets dans les cheveux. Elle semblait légèrement inquiète, mais son menton saillait d'un air de défi. Elle acquiesça.

« Quelles sont-elles ? »

La fillette s'humecta les lèvres et se mit à claironner : « Personne de plus grand que la pierre. » Elle désigna le bloc écroulé au pied de la colline. « Qui vient à l'arbre noir doit le faire en solitaire. » Elle plaqua l'index sur sa bouche, comme pour intimer au secret.

« N'en parle... »

— Attends, l'interrompit Bast. Tu dois dire les deux derniers vers en touchant l'arbre. »

La fille blêmit légèrement, mais fit un pas en avant pour apposer la main sur le bois blanchi de l'arbre mort.

Elle se racla la gorge, hésita, récita silencieusement le début du poème, et reprit là où elle l'avait laissé. « N'en parle à aucun adulte que ce soit, sous peine qu'un éclair te foudroie. »

Quand elle prononça ce dernier mot, Viette hoqueta et retira brusquement la main, comme si quelque chose l'avait brûlée ou lui avait mordu les doigts. Elle écarquilla les yeux en contemplant sa peau meurtrie, mais la trouva d'un rose intact et plein de santé. Bast dissimula son sourire derrière sa paume.

« Très bien, déclara-t-il. Tu connais donc les règles. Je garde tes secrets, et tu gardes les miens. Je peux répondre à des questions ou t'aider à résoudre un problème. » Il s'assit, le dos contre le tronc, ce qui abaissa ses yeux à la hauteur de ceux de la fillette. « Qu'est-ce que tu veux ? »

Elle lui tendit la petite boule de poils blanche qu'elle tenait dans ses bras. Elle miaula. « Est-ce un chaton magique ? » demanda-t-elle.

Bast prit l'animal dans sa main et le considéra. C'était une petite créature endormie, presque entièrement blanche. Un œil était bleu, l'autre vert. « Ça l'est, en effet », confirma-t-il, légèrement surpris. « Au moins un peu. » Il la lui rendit.

Elle opina très sérieusement. « J'aimerais l'appeler princesse Glaçage. »

Bast se contenta de la dévisager, déconcerté. « D'accord. »

La fille se rembrunit. « Je ne sais pas si c'est un mâle ou une femelle !

— Oh », fit-il. Il récupéra le chaton, le caressa un peu, puis le retourna à sa propriétaire. « C'est une femelle. »

La fille du maire le dévisagea d'un air soupçonneux. « Tu plaisantes ? »

Bast observa la fille en cillant, puis éclata de rire. « Pourquoi m'as-tu cru la première fois et pas la seconde ? s'étonna-t-il.

— Ça se *voit* que c'est un chat magique, rétorqua Viette en roulant des yeux d'un air exaspéré. Je voulais juste m'en assurer. Mais elle ne porte pas de robe, de rubans, ni de nœuds. Comment tu sais que c'est une femelle ? »

Bast ouvrit la bouche. Puis il la referma. Il n'avait pas affaire à une fille de fermier. Elle avait une gouvernante et une penderie pleine de vêtements. Elle ne passait pas ses journées parmi les moutons, les cochons et les chèvres. Elle n'avait jamais assisté à un agnelage. Elle avait une sœur aînée, mais pas de frères...

Il hésita ; il préférerait ne pas mentir. Pas ici. Mais il n'avait pas promis de répondre à sa question, ni conclu quelque accord que ce soit avec elle. Cela lui simplifiait la tâche. C'était infiniment plus simple que de risquer une visite du maire courroucé à la *Pierre levée*, exigeant de savoir comment sa fille avait bien pu apprendre le mot « pénis ».

« Je lui chatouille le ventre, répondit Bast le plus simplement du monde. Et s'il me fait un clin d'œil, c'est une femelle. »

Cela parut satisfaire Viette, qui acquiesça avec sérieux. « Comment je peux convaincre mon père de me laisser la garder ?

— Lui as-tu déjà demandé gentiment ? »

Elle hocha la tête. « Papa déteste les chats.

— Tu as pleuré et supplié ?

— Oui.

— Hurlé, fait une crise ? »

Elle leva les yeux au ciel et poussa un soupir théâtral. « J'ai tout essayé avant de venir te voir. »

Bast y réfléchit quelques instants. « D'accord. D'abord, tu vas devoir trouver de la nourriture qui ne risque pas de s'abîmer pendant deux ou trois jours. Des biscuits. Des saucisses. Des pommes. Cache le tout dans ta chambre, là où personne ne pourra le trouver. Pas même ta gouvernante. Pas même la femme de ménage. As-tu ce genre de cachette secrète ? »

La fillette acquiesça.

« Puis, retourne poser la question à ton père une nouvelle fois. Sois gentille et polie. S'il persiste à dire non, ne te mets pas en colère. Dis-lui simplement que tu adores ce chaton. Dis-lui que si tu ne peux pas le garder, tu as peur de mourir de chagrin.

— Il ne changera pas d'avis », affirma-t-elle.

Bast haussa les épaules. « Sans doute pas. Voici la deuxième partie du plan. Ce soir, picore ton dîner. Ne mange pas trop. Pas même le dessert. » La fillette fit mine de protester, mais Bast leva la main pour l'interrompre. « Si on te pose la question, réponds simplement que tu n'as pas faim. Ne parle pas du chaton. Quand tu seras toute seule dans ta chambre, mange un peu de la nourriture que tu auras cachée. »

La fillette eut un air pensif.

Bast poursuivit sa démonstration. « Demain, ne sors pas du lit. Dis que tu es trop fatiguée. Ne mange pas au petit déjeuner. Ne mange pas au déjeuner. Tu peux boire un peu d'eau, mais de toutes petites gorgées. Reste allongée dans ton lit. Quand ils te demanderont ce qui ne va pas... »

Elle s'illumina. « Je dirai que je veux mon chaton ! »

Bast secoua la tête d'un air morne. « Non. Ça gâcherait tout. Dis simplement que tu es fatiguée. S'ils te laissent toute seule, tu peux manger un peu, mais fais attention : s'ils te surprennent, tu n'auras jamais ton chaton. »

La fillette l'écoutait désormais avec attention, plissant le front pour mieux se concentrer.

« Le soir venu, ils commenceront à s'inquiéter. Ils te proposeront de quoi manger. Tes plats préférés. Continue de dire que tu n'as pas faim. Que tu es simplement fatiguée. Reste allongée. Ne parle pas. Reste comme ça toute la journée.

— Je peux au moins me lever pour faire pipi ? »

Bast hocha la tête. « Mais souviens-toi d'avoir l'air fatiguée. Ne joue pas. Le lendemain, ils seront vraiment inquiets. Ils feront venir un docteur. Ils essaieront de te donner du bouillon. Ils vont tout tenter. À un moment donné, ton père sera près de toi, et il te demandera quel est le problème. »

Bast lui sourit. « C'est là que tu dois te mettre à pleurer. Pas à brailler. Ne hurle pas. Juste des larmes. Reste simplement allongée à pleurer. Puis explique-lui que ton chaton te manque terriblement. Dis-lui qu'il te manque tant que tu n'as plus envie de vivre. »

La fillette y réfléchit une minute entière, tout en caressant distraitement l'animal. Elle finit par acquiescer. « D'accord. » Elle tourna les talons pour partir.

« Attends une minute ! s'empressa de la rappeler Bast. Je t'ai donné ce que tu voulais. Tu dois me rendre la pareille, à présent. »

La fillette fit volte-face avec un mélange de surprise, de gêne et d'anxiété. « Je n'ai pas apporté d'argent, dit-elle en fuyant son regard.

— Pas d'argent, répondit Bast. Je t'ai offert deux réponses et un moyen de garder ton chaton. Tu me dois trois choses. Tu paies en cadeaux et services. Tu paies en secrets... »

Elle se creusa la cervelle. « Papa cache la clef de son coffre-fort à l'intérieur de la pendule de cheminée. »

Bast hocha la tête avec approbation. « Ça fait une. »

La fillette leva les yeux au ciel, sans cesser de caresser l'animal. « J'ai vu maman embrasser la bonne, un jour. »

Bast haussa un sourcil. « Ça fait deux... »

La fillette se mit un doigt dans l'oreille et le remua. « Je ne trouve rien d'autre.

— Un service, alors ? J'ai besoin que tu me rapportes deux douzaines de pâquerettes à longue tige. Et un ruban bleu. Et deux brassées de basalmines. »

Viette eut une moue confuse. « C'est quoi, des basalmines ?

— Des fleurs », répondit Bast. Il eut lui aussi l'air surpris. « Tu appelles peut-être ça des impatiens ? On en trouve de partout ici, précisa-t-il en embrassant les environs des deux mains.

— Tu veux dire des géraniums ? » demanda-t-elle.

Il secoua la tête. « Non. Elles ont des pétales qui se détachent facilement, font à peu près cette taille... » Il décrivit un cercle avec son pouce et son majeur. « Il y en a des jaunes, des orange et des rouges... »

La fille le dévisagea, le regard vide.

« La veuve Creel en a plein sa jardinière, insista Bast. Quand tu touches les capsules, elles éclatent et... »

Le visage de Viette s'illumina. « Oh ! Tu parles des *pas-touche*, répliqua-t-elle d'un ton légèrement condescendant. Je peux t'en apporter plein. C'est fastoche. » Puis elle s'élança vers le bas de la colline.

Bast la rappela avant qu'elle ait fait six foulées. « Attends ! » Quand elle se retourna, il lui demanda : « Que diras-tu si on te demande pour qui tu cueilles des fleurs ? »

PATRICK ROTHFUSS

Elle roula à nouveau des yeux. « Je dirai que ce ne sont pas leurs oignons. Parce que mon père est le maire. »

[...]